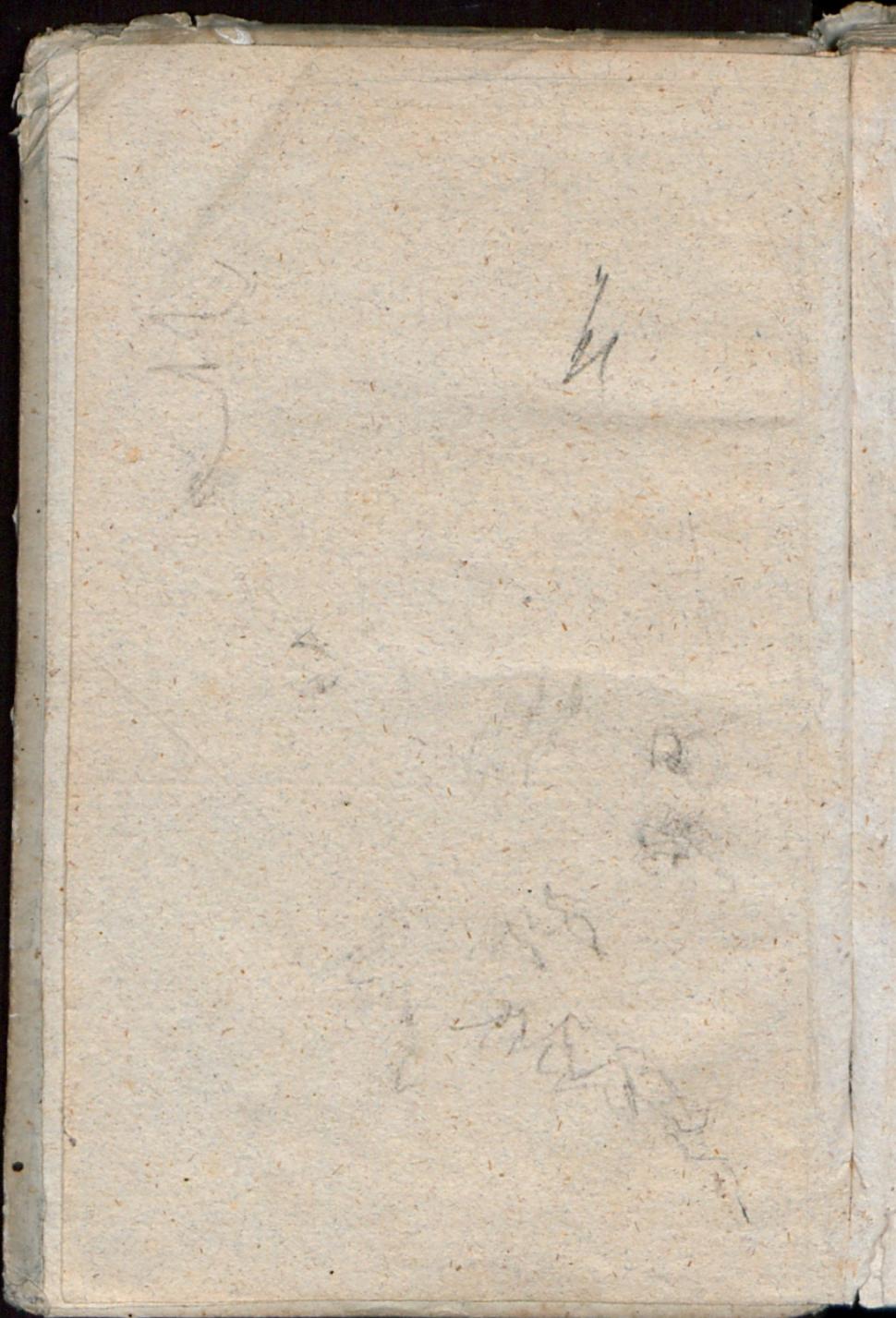


C
m

00 11/12

00 02



L'AMI
DES ENFANS.

OUVRAGE
DESTINÉ À EXERCER LES ENFANS
À LA LECTURE,
ET
À LES RENDRE ATTENTIFS
À CE QU'ILS LISENT.

PAR
MONSIEUR DE ROCHOW
DE RECKAN.

À BRANDEBOURG,
CHEZ ANDRÉ FRÉDÉRIC LEICH,
1796.

Prix: *Trois gros.*



Handwritten signature or initials in blue ink.

A

MONSIEUR DE ROCHOW.

MONSIEUR!

Le nouvel Ami des enfans qui vient de paroître sous votre nom est sans contredit un des livres les plus utiles qu'on ait jamais écrits, et le seul peut-être qu'on puisse hardiment mettre entre les mains des enfans, sans qu'on ait à craindre de les ennuyer par le fond des choses ou par une diction plate et verbeuse. Je ne sache point d'ouvrage au moins, qui comme lui joigne à un fond si instructif tant de précision et de clarté dans l'expression, et qu'on puisse en même tems se procurer à moins de frais.

Il seroit à souhaiter, que ce petit ouvrage
fit disparoître tout à fait des écoles l'usage si
pernicieux de mettre le catéchisme ou la bible
entre les mains des enfans qu'on commence à
exercer à la lecture. Je suis vivement persua-
dé, et une expérience de plusieurs années ne m'a
point laissé de doutes à cet égard, qu'on ne voit
tant d'enfans bornés, je dirois presque stupa-
des, que parce qu'on les force dès l'âge le plus
tendre à apprendre à lire dans des livres, où
les choses et les mots ne sont pour eux que de
l'hébreu tout pur, et à les accoutumer par là à
n'attacher jamais la moindre idée à ce qu'ils
lisent. Dès qu'une fois cette mauvaise habi-
tude est prise, (la faute n'en est certainement
pas aux enfans) peut on supposer qu'ils pour-
ront s'en défaire si aisément, et qu'ils réfléchi-
ront d'avantage à tout ce qu'il leur importe de
savoir, quand ils auront atteint l'âge mûr?
J'ose croire, que nous verrions beaucoup plus
de

de vrais chrétiens et de citoyens éclairés, si au lieu de faire lire ou apprendre par coeur aux enfans des choses inintelligibles à leur âge, on commençoit plutôt par leur apprendre à penser dans des ouvrages tels que l'Ami des enfans. Il sera toujours encore tems d'en revenir au catéchisme et à la bible.

Un autre effet qui résulte nécessairement de l'usage de faire lire ces livres à de petits enfans, c'est que ne comprenant ni les choses ni les mots qu'ils lisent, la lecture devient pour eux un tourment quelquefois de plusieurs années, et qu'ils n'apprennent jamais à lire naturellement, tandis qu'un livre instructif et clair à la fois, en fixant continuellement leur attention, leur apprendroit à lire en peu de tems et comme il faut.

Toutes ces considérations m'ont déterminé à me charger de la traduction de l'Ami des enfans, pour laquelle, Monsieur, vous avez bien

voulü me désigner vous-même. J'aurai réüssi dans ma tâche, si l'on retrouve dans ma traduction la clarté et la simplicité de l'original.

Quant aux termes et aux expressions les plus difficiles marqués au bas de chaque chapitre, j'en ai cru la traduction nécessaire, parce que la plüpart du tems l'écolier aussi bien que le maître manquent de dictionnaires, et qu'on perdroit sans cela le but qu'on s'est proposé, d'être utile aux enfans à plus d'un égard.

Daignez, Monsieur, en cette occasion recevoir publiquement mes hommages, dus beaucoup plus encore à votre personne qu'à votre rang.

FRANÇOIS BOCK,

Pasteur de l'église française
de Brandebourg.

AVANT.

AVANT-PROPOS.

Ce petit ouvrage ne renfermant rien, qui puisse choquer des opinions reçues ou les favoriser particulièrement, peut être d'un usage universel.

Par égard pour les maîtres et les instituteurs dont l'esprit est actuellement beaucoup plus formé qu'il ne l'étoit dans le tems que l'amî des enfans parut pour la première fois, on a omis toutes les applications morales. Car il vaut certainement mieux que le maître et l'enfant les trouvent et les fassent eux-mêmes.

Un autre avantage, c'est que l'enfant n'ayant pas besoin d'acheter avec l'ouvrage de l'auteur l'esprit de son maître, on a pu faire une édition à un prix extrêmement modique.

Quant aux verbes, aux substantifs et aux adjectifs difficiles qui se trouvent dans chaque histoire ou chapitre, il faut que le maître les explique aux enfans. Il fera bien par conséquent de se les noter avant chaque leçon, d'examiner quelles idées il y attache lui même, et la manière dont-il veut se faire comprendre des enfans.

Pour accoutumer les enfans à être attentifs, il est nécessaire qu'ils lisent haut, mais lentement et distinctement. Les autres doivent suivre en silence. Comme le maître choisit les lecteurs toujours hors de leur place, les enfans sont tous obligés de prendre garde, pour être toujours en état de commencer où le dernier s'est arrêté.

TABLE:

T A B L E.

1. L'enfant.	Page 1.
2. Que peut-on apprendre à l'école?	1.
3. La nature.	2.
4. L'homme, ou le corps et l'ame.	2.
5. Santé du corps.	3.
6. Maladie du corps.	4.
7. Le refroidissement.	4.
8. L'intempérance.	5.
9. J'aimerois de recouvrer la santé.	6.
10. Le malade impatient.	6.
11. Le malade raisonnable.	6.
12. Des maladies de l'ame.	7.
13. Michel.	8.
14. L'ennui.	9.
15. Les deux enfans.	9.
16. La petite menteuse.	10.
17. Nicolas et Frédéric.	10.
18. La mère et l'enfant.	11.
19. La friandise.	13.
20. Le destructeur d'arbres.	14.
21. Les deux frères.	14.
22. Le petit voleur.	15.
23. L'apparence trompe.	15.
* 5	24. La

T A B L E.

24.	La fourcière.	-	17.
25.	Le dénicheur d'oiseaux.	-	17.
26.	Des alimens.	-	18.
27.	Rien de trop.	-	19.
28.	L'envie.	-	19.
29.	On se trompe souvent soi-même.	-	20.
30.	L'hypocrisie.	-	20.
31.	Le mauvais valet.	-	21.
32.	La crainte des spectres.	-	22.
33.	La superstition.	-	23.
34.	Ignorance de la véritable cause.	-	25.
35.	Le boute-feu.	-	26.
36.	Les suites de la désunion.	-	28.
37.	Le receleur.	-	28.
38.	Les méchans païsans	-	28.
39.	Le sot berger	-	29.
40.	L'avare.	-	30.
41.	L'économie et l'avarice.	-	31.
42.	Les voyageurs.	-	32.
43.	Sur l'utilité de savoir lire et écrire.	-	33.
44.	L'utilité des magistrats.	-	34.
45.	Le châtement.	-	35.
46.	La cause et l'effet.	-	36.
47.	Cessez de mal faire, apprenez à bien faire.	-	36.
48.	La crainte du maître.	-	38.
49.	Bonnes résolutions.	-	39.
50.	La vertu	-	40.
51.	L'enfant sincère.	-	40.
			52. Le

T A B L E.

52. Le bonheur de l'homme vertueux dès ici bas.	-	-	41.
53. Les pepins.	-	-	42.
54. Le petit jardinier.	-	-	43.
55. La bonne servante.	-	-	43.
56. Le bon valet.	-	-	44.
57. L'homme charitable.	-	-	44.
58. Le laboureur prudent dans un tems de cherté.	-	-	45.
59. L'ami au besoin.	-	-	46.
60. Les plaisirs innocens.	-	-	46.
61. Les oiseaux de passage.	-	-	48.
62. La fille d'enfans.	-	-	50.
63. La bonne soeur.	-	-	51.
64. Le valet reconnoissant.	-	-	52.
65. La restitution.	-	-	53.
66. La vérité.	-	-	54.
67. L'orage.	-	-	44.
68. La providence.	-	-	55.
69. Il y a plus de biens que de maux dans le monde.	-	-	57.
70. De l'essentiel et de l'accidentel.	-	-	58.
71. Des avantages de la vie champêtre	-	-	59.
72. Les étrangers.	-	-	63.
73. Précautions à prendre touchant le feu.	-	-	64.
74. Du danger de s'empoisonner par ignorance.	-	-	65.
75. Le village comme il faut.	-	-	66.
76. La ville.	-	-	67.
77. Les artisans.	-	-	68.
			78. Les

T A B L E.

78. Les fabriques.	-	-	69.
79. L'achat et la vente.	-	-	69.
80. La monnoie.	-	-	70.
81. Les mesures et les poids.	-	-	70.
82. Du droit et du devoir.	-	-	71.
83. Les lois.	-	-	72.
84. La justice.	-	-	72.
85. La défense.	-	-	73.
86. Les soldats.	-	-	74.
87. Les rapports.	-	-	75.
88. Le charroi.	-	-	75.
89. La navigation.	-	-	76.
90. Les mines	-	-	77.
91. Le calendrier.	-	-	78.
92. Le globe.	-	-	79.
93. De la terre et de ses habitans.	-	-	81.
94. Du monde.	-	-	85.
95. L'instruction	-	-	88.
96. Etablissemens en faveur des pauvres.	-	-	89.
97. Hôpitaux.	-	-	89.
98. La police.	-	-	90.
99. L'amour de la patrie.	-	-	90.
100. Prière du matin.	-	-	91.
101. Prière du soir.	-	-	92.

I. *L'enfant.*

I. *L'enfant.*

L'enfant est un petit homme. Aussi longtems qu'il est petit et foible, les parens prennent soin de lui. S'il ne meurt pas jeune, il augmente en âge, en grandeur et en forces, et est obligé enfin de gagner son pain lui-même. Celui qui veut gagner lui-même son pain, doit *savoir* bien des choses utiles. Mais on ne fait point ce qu'on n'a pas appris et à quoi on ne s'est pas exercé. Il faut donc qu'un enfant apprenne dans la jeunesse bien des choses utiles, afin de pouvoir, lorsqu'il sera plus âgé et plus grand, être utile à lui-même et aux autres. C'est à l'école que l'enfant peut apprendre tout cela. L'enfant doit donc aimer d'aller à l'école, puisque c'est son propre avantage.

2. *Que peut-on apprendre à l'école?*

On y apprend à *être attentif*, à *connoître* les choses qui sont autour de nous et à les appeler de leur nom propre, à *distinguer*, ou à remarquer les différences des choses, à *comparer*, c'est à dire, à découvrir des ressemblances ou ce que les choses ont

A

de

de commun entr'elles, à *parler*, à *lire* et à *écrire* distinctement, à *chiffrer* sur la tablette ou de mémoire, à *comprendre* ce que l'homme est et ce qu'il doit devenir. On peut aussi y apprendre maint utile *travail des mains*, à filer, à coudre et à tricoter, afin de n'être pas tourmenté par l'ennui, lorsqu'on devient vieux ou que pour quelque infirmité du corps, on n'est plus en état de s'occuper aux travaux ordinaires.

3. *La nature.*

Les choses qui sont autour de nous sont de divers genres et de qualités diverses. Il est très utile de les connoître et de savoir leur nom. Les hommes, les animaux, les arbres, les plantes, les pierres, l'eau, la terre, l'air, le soleil, la lune et les étoiles, tout cela ensemble s'appelle d'un seul mot *la nature*.

4. *L'homme, ou le corps et l'ame.*

Tout ce qui est extérieur dans l'homme, comme ses membre, sa figure, sa couleur, peut-être aisément vu des yeux. Mais il n'est pas si facile d'apercevoir ses parties intérieures, comme les poumons, le coeur et l'estomac. Un homme se porte bien, lorsqu'aucune de ces parties n'est endommagée.

La manière dont ces parties agissent entr'elles pour entretenir et conserver le corps est tout à fait
admi-

admirable. Mais tout refroidissement ou toute boisson froide après s'être échauffé, toute sorte d'intempérance peuvent détruire avant le tems cet arrangement des parties. Le refroidissement fait que les sucs 1) s'arrêtent dans les vaisseaux 2) les plus délicats, qu'ils s'y corrompent, et que la corruption gagne tout le corps.

En surchargeant l'estomac ou en faisant des excès en quoique ce soit, les parties principales intérieures du corps perdent la force et l'activité qui leur sont nécessaires.

Quiconque saura éviter ces ennemis de la santé, sera rarement malade et de mauvaise humeur.

Mais dans le corps il est encore quelque chose qui peut comparer, discerner, et se déterminer d'une ou d'autre manière. C'est ce qu'on appelle l'esprit ou l'ame de l'homme. Elle est tout à fait invisible; mais on remarque à tout moment en soi-même et en d'autres qu'elle existe. L'un et l'autre ensemble font l'homme. L'ame peut être malade tout comme le corps.

1) Die Gäfte stocken. 2) Die feinsten Gefäße.

5. *Santé du corps.*

Tout homme qui peut faire usage de tous ses membres, qui peut manger de tous les alimens sans la moindre incommodité, qui jouit d'un sommeil tranquille, trouve du plaisir au travail et sera rare-

ment incommodé du changement de saison. On dit d'un tel homme qu'il se porte bien.

6. *Maladie du corps.*

Celui qui a des maux d'estomac et des maux de tête quand il a mangé, celui dont le sommeil n'est pas tranquille, qui n'aime pas à se donner du mouvement, parcequ'il sent des douleurs dans les membres, celui qui n'ose s'exposer à l'air sans attraper aussitôt la toux et le rhume, et sans sentir tantôt des frissons et tantôt de la chaleur, un tel homme est malade.

* 7. *Le refroidissement.*

Jean étoit léger et étourdi et écoutoit rarement les bons avis qu'on lui donnoit. Un jour qu'il faisoit extrêmement chaud il s'étoit fort échauffé à la course. Il tomba une pluie un peu fraîche accompagnée d'un orage; Jean qui avoit ôté son habit se plaça sous la porte cochère, où il y avoit un vent coulis. Son maître l'avertit qu'il se refroidiroit, mais Jean lui répondit: que cela ne lui feroit point de mal, qu'il étoit fait à tout cela. Dès le soir il eut le rhume, et fut si enrôlé 1) qu'il ne pouvoit presque plus parler. Le maître qui étoit un homme sensé voulut qu'il prît sur le champ du thé de fleurs 2) de sureau et cela bien chaud et en quantité, et qu'il se couchât de bonne heure, pour prévenir de plus
grands

grands dangers, en rétablissant la transpiration. Car le refroidissement n'est autre chose qu'une transpiration empêchée. Mais Jean se moqua de tout cela en disant, que le rhume n'étoit qu'une bagatelle, que son mal de gorge cesseroit de lui-même. Au lieu donc de prendre du thé et de se coucher il sortit encore le soir même et ne revint que fort tard au logis. Il dormit fort mal; le lendemain il eut des maux de tête violens et tous ses membres étoient appesantis. Vers le soir il sentit des dégouts et prit la fièvre; la gorge s'enflamma, et le quatrième jour Jean mourut de l'esquinancie 3) ou d'une inflammation à la gorge.

Ce n'est donc pas une bagatelle que de se refroidir.

1) heiser. 2) Gliederblumenthee. 3) Die Bräune.

8. *L'intempérance.*

Charles ayant faim mangea un jour tant de pain, (ce pain étoit encore tout chaud) qu'il en tomba malade. Il ne put ni manger, ni dormir, il avoit des maux de tête et des maux d'estomac, il étoit toujours de mauvaise humeur et il lui étoit impossible d'être gai comme les autres enfans. Il avoit le visage tout jaune, et le ventre gonflé et dur. S'il ne fût pas tombé entre les mains d'un habile médecin, lorsqu'il en étoit encore tems, il auroit pu facilement mourir des suites de son intempérance.

A 3

9. *Faim-*

9. *J'aimerois de recouvrer la santé.*

Pierre souhaitoit de recouvrer la santé. Ses parens consultèrent un habile médecin. Celui ci ordonna des remèdes pour les lui faire prendre. Le médecin instruisit en même tems Pierre de ce qu'il falloit faire et ne pas faire pour recouvrer bientôt la santé. Pierre fit exactement tout ce que le médecin avoit exigé de lui, et fut rétabli en peu de tems.

10. *Le malade impatient.*

Nicolas avoit été malade, et sa maladie finit par des boutons 1) qui paroissoient sur la peau. Le médecin habile qui le visitoit, lui conseilla de ne pas sortir pendant quelques jours, d'éviter tout refroidissement, de souffrir patiemment la démangeaison 2) qui annonçoit la guérison prochaine, et de ne pas irriter son mal en se frottant. Mais Nicolas ne suivit pas ce conseil, il se refroidit et se frotta jusqu'à faire couler le sang. Les douleurs augmentèrent aussi bien que l'impatience. A force de se refroidir les boutons rentrèrent à la fin, et Nicolas mourut dans des douleurs cruelles.

1) Ausschlag. 2) Das Jucken.

11. *Le malade raisonnable.*

Guillaume avoit pris la fièvre d'une indigestion. 1)
„Ne voulez vous point faire appeler la vieille
sybille,

sybillé, 2) disoit quelque commère imbécille, ou le vendeur 3) de baume?“ disoit une autre. Le vendeur de baume fut amené; on voulut forcer Guillaume à acheter de lui de l'huile de pétrole 4) et à la prendre comme un excellent remède. Quelqu'un même lui conseilla de faire chasser la fièvre par quelque forcier; et mille autres folies pareilles. „Non, dit Guillaume, je ne ferai rien de tout cela; ma santé m'est bien trop chère. Ce n'est pas assez d'être quitte de la fièvre, il faut aussi n'avoir pas à craindre d'autre maladie plus dangereuse que la fièvre même. J'irai consulter notre pasteur, et je ferai ce que celui là me conseillera.“ Ce pasteur était un homme fort sensé; il ne fallut que pour une couple de gros de médecines pour chasser la cause de la maladie. La fièvre, qui n'était que l'effet, 5) cessa d'elle même. Car point d'effet sans cause.

- 1) schlechte Verdauung. 2) weise Frau, Wahrsagerin.
3) Quacksalber. 4) Bergöhl. 5) Die Wirkung.

12. *Des maladies de l'ame.*

Un enfant demanda à son maître, ce que c'était qu'une maladie de l'ame? Le maître répondit de la manière suivante.

Tout comme il y a des maladies du corps il y en a aussi de l'ame; je vais te les nommer dans l'ordre.

La première, c'est l'ignorance.

La seconde, c'est la paresse.

La troisième, c'est l'inattention.

La quatrième, c'est le mécontentement.

La cinquième, c'est l'envie.

La sixième, c'est lorsqu'on ne peut s'accommoder ou se comporter avec les hommes.

La septième, c'est la cupidité. 1)

La huitième, c'est l'impatience.

La neuvième, c'est la joie 2) qu'on ressent du malheur d'autrui.

Tout homme qui a plus ou moins de ces défauts est malade d'ame puisque son esprit ne se porte pas bien. Il y a aussi des remèdes et des secours contre ces maladies. Il vaut mieux cependant de n'avoir aucune de ces maladies, ou d'en être guéri le plutôt possible.

1) die Habsucht. 2) Schadenfreude.

13. Michel.

Michel n'avoit jamais été à l'école, il ne savoit pas lire, ne comprenoit ou ne retenoit rien de ce qu'on lui disoit, n'aimoit point à travailler, et faisoit tout de travers. Lorsqu'il fut devenu grand, ses parens moururent. Michel résolut alors d'entrer en service chez un maître. Il alla en trouver un et lui demanda une place de valet pour les gages ordinaires.

Mais

Mais que savez vous? lui demanda le maître. Je puis manger et dormir, lui répondit Michel, quant au travail que vous exigez de moi, je compte l'apprendre chez vous. Non, mon ami, lui dit le maître, si vous voulez entrer à mon service il faut que vous sachiez déjà travailler; ou bien vous me servirez sans recevoir de gages. Pour ne pas mourir de faim, Michel se vit obligé de servir sans gages pendant quelques années; le travail lui parut bien rude parcequ'il n'y avoit point été accoutumé dès sa jeunesse.

14. *L'ennui.*

Michel tomba en allant sur la glace, se démit ¹⁾ le genou, et fut obligé de garder longtems la maison. Il se portoit d'ailleurs assez bien, mais il étoit dévoré par l'ennui, n'ayant point dequoi s'occuper. Il pria les gens de lui *raconter* quelque chose, mais tous ayant à faire, ils n'en avoient ni le tems ni l'envie.

Hélas! dit un jour Michel, qu'il seroit bon à présent, si je savois filer ou tricoter.

1) sich verrenken.

15. *Les deux enfans.*

Deux enfans venoient de sortir de l'école, et se demandèrent à quel jeu ils vouloient jouer. Charles le plus âgé, mais non pas le plus sage dit:

A 5

„allons

„allons sur la glace et glissons un peu.“ Le petit Guillaume, bien plus sensé dit: Non, Charles, je n'y vais pas. Il n'a gelé que depuis peu de jours. Jusqu'ici je n'y ai encore vu un seul homme ¹⁾ fait. Nous pouvons nous noyer. — Mais Charles fut sourd à ces remontrances. A peine fut-il au milieu de la glace, qu'elle se rompit, et il ne fut sauvé qu'avec bien de la peine.

1) ein erwachsener Mensch.

16. *La petite menteuse.*

Lise fut un jour envoyée par sa mère au jardin, afin de cueillir d'un cerisier, qui n'étoit pas fort haut, quelques cerises pour en rafraichir son frère malade. Il n'y avoit que très peu de cerises cette année là et on les conservoit uniquement pour les malades. La mère avoit recommandé à Lise de ne pas en manger. A son retour elle fut questionnée par sa mère, et elle assura n'y avoir pas touché. Mais en ouvrant la bouche, la mère découvrit sur sa langue et sur ses dents les traces des cerises qu'elle avoit mangées; et elle fut châtiée pour avoir menti.

17. *Nicolas et Frédéric.*

Nicolas étoit frivole ¹⁾ et distrait; Frédéric au contraire réfléchi et attentif. Un jour Nicolas revenoit de la ville; quelque tems après Frédéric le suivit

suivit et prit le même chemin. Il trouva une belle bague. A l'entrée du village il vit Nicolas endormi sous un arbre. Frédéric l'éveilla et lui conta sa bonne fortune. Nicolas se frotta les yeux, et dit en bâillant: „J'aurois également pu trouver cette bague, „car certainement c'est ce Monsieur que j'ai rencontré près de la ville, qui l'a perdue. Pourquoi ne „l'as tu donc pas trouvée?“ répondit Frédéric. „Vraiment oui, répliqua Nicolas, qui peut prendre „garde à tout.“ — Frédéric publia là dessus, qu'il avoit trouvé une bague, et reçut de celui à qui elle appartenoit un présent de dix écus.

1) leichtsinnig.

18. *La mère et l'enfant.*

Le petit Guillaume demanda du pain à sa mère; ce qui donna lieu à l'entretien suivant.

La mère. Oui, mon fils, je t'en donnerai; mais fais tu bien d'où vient le pain.

L'enfant. Vous l'avez cuit, 1) ma chère mère.

La mère. Oui, j'ai pris de la farine et de l'eau que j'ai mêlées; j'y ai mis du levain pour faire lever 2) la pâte, je l'ai pétrie; 3) il a fallu ensuite du bois pour chauffer le four, et celui ci étant suffisamment chauffé, j'y ai cuit la pâte, dont j'ai reçu du pain bon à manger et convenable à la santé. Voilà mon cher enfant, tout ce qu'il faut pour faire de la farine du pain. Mais dis moi d'où vient la farine?

L'enfant.

L'enfant. C'est du bled que le meunier a moulu 4) au moulin.

La mère. Très bien, mais d'où vient le bled?

L'enfant. Il sort de la terre; mon père l'a semé.

La mère. Il ne l'a pas seulement semé, mais il a aussi labouré et fumé 5) la terre, puis il y a répandu la semence qu'il a fait entrer sous terre au moyen de la herse 6). Mais est-ce là tout mon fils?

L'enfant. Non, ma mère; mon père a fauché 7) le bled, l'a rassemblé avec le rateau, 8) l'a lié en gerbes, 9) l'a renfermé dans la grange et l'a battu 10).

La mère. Fort bien, mon fils. Mais qui a fait lever et croître la semence. Qui nous a donné la rosée et la pluie pour cet effet? Qui a fait luire le soleil, pour faire mûrir le grain? Qui nous donna la santé et la paix nécessaires pour notre travail? Qui garantit nos maisons et nos champs des ravages des élémens? Tout cela n'étoit ni au pouvoir de ton père, ni au pouvoir d'aucun homme. Mais sache, mon enfant, tous les hommes ont un père puissant et invisible, qui les aime beaucoup et prend soin d'eux. Dieu est son nom. Ce Dieu, ou ce père invisible fait pour notre bien ce que nous ne pouvons pas faire nous mêmes, parceque nous sommes trop foibles. Notre vie, et tous les biens dont nous jouissons, tout vient de lui. Sans lui, mon enfant, tu n'aurois pas même ce pain. Il n'exige de nous
pour

pour tous ces bienfaits que de lui obéir, de l'aimer et de nous réjouir en lui. Si tu en as envie, je te dirai à l'avenir encore bien des choses de lui. Fais m'en souvenir.

L'enfant. Ah! de tout mon coeur, ma chère mère!

1) gebacken. 2) aufgehen. 3) kneten. 4) gemahlen. 5) Dünger. 6) Die Egge. 7) mähen. 8) Die Harke. 9) in Garben binden. 10) dreschen.

19. *La friandise.*

Friand 1) avoit été trop dorloté 2) par ses parens.

Il ne vouloit manger ni de ceci, ni de cela. Il critiquoit tout à table, et engageoit souvent par là ceux qui étoient avec lui au même service à mépriser et à rejeter les alimens dont ils auroient pu se rassasier en témoignant à Dieu leur reconnoissance. Au lieu de cela il achetoit du pain blanc, du gâteau, du café, et dépensoit de cette manière tous ses gages. Aussi ne restoit-il jamais long-tems au même service; on le renvoyoit à tout moment, parcequ'il ne faisoit que causer du désordre. Il vint un tems de cherté, et *Friand* fut obligé de mendier son pain. Il se présenta entr'autres, à la porte d'un de ses maîtres, dont il avoit souvent méprisé la table, et n'obtint qu'avec peine un morceau de pain moisi 3).

1) Leckermaul. 2) verzärtelt. 3) verschimmelt.

20. *Le destructeur d'arbres.*

Jean se plaisoit souvent à faire des choses inutiles et même du dommage. Toutes les fois qu'il rapportoit de la forge les focs 1) de charrue, et qu'il trouvoit quelque jeune arbre en chemin, il essayoit son contre sur cet arbre. Le seigneur du village avoit fait planter à côté du grand chemin deux rangées d'arbres fruitiers et de meuriers, et étoit toujours affligé de les voir endommagés. Il fit enfin épier 2) le coupable, et Jean fut attrapé sur le fait. On le châtia rudement, et on le força à donner la moitié de ses gages pour payer le dommage causé aux arbres. „Je ne l'ai pas causé moi seul, dit-il, „d'autres ont aussi gâté les arbres.“ Mais son seigneur répondit: „Nous n'y avons attrapé que toi „seul, tu n'as qu'à payer pour les autres. En les „voyant gâter les arbres, tu aurois du les dénon- „cer, 3) au lieu de les imiter.

1) die Pflugeisen. 2) aufschauern. 3) angeben.

21. *Les deux frères.*

Charles avoit du respect pour ses parens, car il leur obéissoit et avoit bien soin de ne pas les affliger. Nicolas au contraire faisoit tout ce qui lui sembloit bon, se soucioit peu des bons avis que lui donnoient ses maîtres et ses parens, et les chagrinoit continuellement par sa mauvaise conduite.

Tous

Tous deux étant avancés en âge, Charles entra bientôt en condition chez un bon maître, où il gagna fort bien sa vie. Il épousa une femme vertueuse, qui aimoit le travail; il vécut heureux avec elle.

Nicolas au contraire resta grossier, sot et paresseux; il n'eut que de mauvais maîtres, parce que les bons maîtres ne pouvoient le souffrir. Sur ses vieux jours il mendia son pain à la porte de Charles.

22. *Le petit voleur.*

Pierrot avoit souvent dérobé à ses parens, à ses frères et soeurs des bagatelles, comme des fruits ou autres choses semblables. Un jour sa mère le surprit sur le fait, en instruisit le père, et ils résolurent de châtier sévèrement le méchant petit enfant. Pierre pleuroit amèrement, et disoit pour sa défense: „Ce „n'est pourtant qu'une bagatelle que j'ai prise.“ Mais le père sensé lui répondit: „C'est justement „pour cela que je te punis si rudement, de peur que „tu n'apprennes, en commençant par des bagatelles, „à voler des choses de plus grand prix, et que tu ne „meures enfin à la potence.

23. *L'apparence trompe.*

Un jour que le tems étoit fort calme 1) et le ciel serain, Guillaume vit dans un étang la brillante
image

image du soleil. „Venez vite, s'écria t-il, venez
 „vite au jardin, mon cher père, il y a un grand
 „feu dans l'étang.“ Le père le suivit en souriant.
 „Voyez vous bien la flamme?“ dit Guillaume.
 „Je vois très bien, mon fils, répondit le père,
 „mais c'est l'image du soleil qui est au dessus de nos
 „têtes, et dont les rayons se réfléchissent 2) dans
 „l'eau.“ Pour le convaincre qu'il n'y avoit point
 de feu dans l'étang, le père prit une longue per-
 che, 3) la plongea dans l'eau, et l'ayant retirée
 quelque tems après, il la fit toucher à Guillaume,
 qui la trouva toute mouillée et toute froide. Cepen-
 dant Guillaume ne pouvant comprendre, comment
 une chose qui paroïssoit être du feu, n'en étoit point,
 le père lui dit: „Mon fils, l'image du soleil n'est
 „pas le soleil même; ta figure dans le miroir ce n'est
 „pas toi; car il y a une grande différence entre
 „l'image et la chose qu'elle représente. L'image
 „n'est pas la chose même, à la quelle elle ressemble.
 „L'apparence 4) trompe souvent, et voilà pourquoi
 „tu as besoin des instructions de ceux qui ont de
 „l'expérience, afin que tu apprennes à ne pas l'arrê-
 „ter aux apparences, mais à examiner toutes choses
 „par le moyen des sens et de la raison.

1) rubig. 2) sich spiegeln. 3) Stange, 4) Der
 Schein.

24. *La souricière.*

Une vieille et une jeune souris tournoient 1) autour d'une souricière de fil 2) d'archal; elles sentoient le lard qui s'y trouvoit. La vieille essaya longtems d'attraper le lard, sans avoir besoin d'entrer dans la souricière; car elle paroissoit se douter 3) du danger qu'il y avoit à y entrer. Ne pouvant y réussir elle continua son chemin. Mais la jeune souris ne fit pas de longues réflexions, elle y entra par l'ouverture d'en haut et dévora avidement le lard. Après avoir fait, elle voulut se remettre en liberté, mais elle étoit prise et avoit perdu sa liberté pour toujours.

1) herumlaufen. 2) Drath. 3) ahnden.

25. *Le dénicheur d'oiseaux.*

Charles dénichoit 1) tous les petits oiseaux autour du village, prenoit les vieux auprès du nid, et les tourmentoit jusqu'à les faire mourir. Il fit tant que tous les oiseaux quittèrent enfin cette contrée, et au printems, où l'on se réjouissoit ordinairement du chant des oiseaux, tout étoit triste et tranquille autour de ce village. Mais en même tems il y eut une si grande quantité de chenilles et d'autres insectes, qu'il ne resta plus de feuilles sur les arbres, et qu'on ne recueillit point de fruits.

1) aus dem Neste nehmen.

B

26. *De*

26. *Des alimens.*

Une femme qui étoit, ou avare, ou imprudente,
 ou très pauvre peut-être ne donnoit à manger
 à ses petits enfans que de la soupe à la farine, ou
 des patates, et cela toujours sans le sel qu'il y faut.
 Tous ses enfans devinrent pâles, le ventre leur enfla,
 et ils moururent tous les uns après les autres.
 Comme elle pleuroit un jour amèrement sur la perte
 de ses enfans, un homme sensé lui expliqua les cau-
 ses de leur maladie et de leur mort. „Hélas! dit-
 „elle, une femme comme moi, comment peut elle
 „savoir cela? et d'ailleurs le sel est si cher! Des pa-
 „tates cuites 1) sous la cendre et une soupe à la fa-
 „rine sont bientôt faites, et rassassent si aisément.“
 „Ma bonne femme, lui répliqua l'homme intelli-
 „gent, on ne mange pas pour se rassasier, mais
 „pour fortifier son corps. Au lieu de faire manger
 „continuellement des patates à vos enfans, vous
 „auriez du leur donner aussi bien souvent de simples
 „soupes au pain et au sel, du lait caillé avec du
 „pain, et bien des carottes, mille fois plus saines
 „que les patates. Certainement, vos enfans vi-
 „vroient encore et seroient brillans de santé. Car
 „tout ce qu'on peut manger n'est pas toujours sain,
 „et dans tous les tems; maint aliment cesse d'être
 „nuisible selon les choses qu'on y mêle.

„Eh

„Eh bien, dit la bonne femme, si jamais Dieu
me donne encore des enfans, je suivrai certaine-
ment votre avis.

1) rdsfen.

27. Rien 1) de trop.

Toutes les fois que Michel étoit invité à des nées
ou à quelque autre fête, il mangeoit et buvoit
jusqu'à perdre la raison et la santé. Quand il avoit
bien bu, il cherchoit toujours querelle aux autres,
et on le portoit souvent au logis tout meurtri 2) des
coups qu'il avoit reçus. Car il croyoit, que c'étoit
là bien célébrer un festin et se donner 3) bien au
coeur joye. Ses parens lui avoient toujours donné
mauvais exemple, et il n'avoit appris rien d'utile à
l'école; aussi quand il fut avancé en âge, toutes les
honnêtes gens fuyoient son commerce.

1) Mzuviel ist ungesund. 2) blutrünstig. 3) sich
recht lustig machen.

28. L'envie.

Une payfanne avoit d'excellens biens-fonds 1) et
le meilleur bétail du village; malgré cela elle
portoit envie à tout le monde. Le soir, quand le
bétail rentroit au village, elle se mettoit à sa porte,
et se chagrinoit quand elle voyoit passer une belle
vache qui appartenoit au voisin. Lorsqu'elle trou-
voit dans les champs du bon lin, 2) qui n'étoit pas

à elle, elle disoit toujours : „Je ne fais comment les
 „gens font, pour que tout leur réussisse, tandis que
 „tout m'est défavorable.“ Au lieu de gagner quel-
 que chose à de pareilles réflexions, elle se fit le plus
 grand tort à elle même. Car se fâchant continuel-
 lement et querellant tout le monde, elle ne se portoit
 jamais bien; elle mourut enfin à la fleur de l'âge
 d'une fièvre 3) bilieuse, causée par la nouvelle, que
 la femme du maire 4) avoit hérité cent écus d'un
 parent éloigné.

1) Grundstücke. 2) Flachs. 3) Gallenfieber.
 4) Der Schulz.

29. *On se trompe souvent soi-même.*

Deux femmes aigries 1) depuis longtems l'une
 contre l'autre, se rencontrèrent auprès d'un
 puits, et se disputèrent à qui puiseroit de l'eau la
 première. Toutes deux soutenoient, que leur bétail
 ne pouvoit plus attendre un moment. Leur démêlé
 fut si violent et dura tant, que leurs maris vinrent
 les séparer, au milieu des risées de tous les voisins.
 Cependant le bétail, que ces femmes paroissoient
 avoir si fort à coeur, étoit presque mort de soif.

1) aufgebracht.

30. *L'hypocrite.*

Nicolas servoit un maître, qui étant surchargé de
 travail ne pouvoit que rarement et seulement à

cer-

certaines heures du jour avoir l'œil sur ses gens. Nicolas eut bientôt remarqué ces heures. Quand il savoit que son maître viendrait, il travailloit comme un forçat 1). Mais le maître avoit à peine tourné le dos, qu'il laissoit là son ouvrage, ou ne s'occupoit qu'à des choses inutiles. A l'église il faisoit le dévot 2), soupiroit et pleuroit. Mais en secret il se permettoit les dérèglements 3) les plus honteux. Son maître le prit longtems pour un valet fidèle et zélé; car Nicolas lui disoit souvent que la paresse et l'infidélité étoient un crime, et se plaignoit des mauvais traitemens que lui faisoient souffrir les autres valets à cause de son zèle pour le service de son maître. Mais celui-ci le surprit un jour, comme il le voloit considérablement, et le fit mettre en prison. Tous ses mauvais tours 4) parurent alors au jour; il fut puni doublement, de ses crimes et de son hypocrisie.

- 1) Galeerenflave. 2) er spielte den Frommen.
3) Ausschweifungen. 4) Streiche.

31. *Le mauvais valet.*

Jean avoit été mal élevé par ses parens, entra ensuite au service d'un maître qui ne prenoit aucun soin de ses affaires, et acheva de se corrompre tout à fait.

Il passoit la nuit dans les cabarets, et le jour il dormoit à côté de sa charrue, ou partout où il se

voyoit seul. Il excédoit 1) les chevaux à force de les faire courir; quand il retournoit de la ville il étoit yvre, et dans son yvresse il attrachoit les chevaux tout fumans de chaleur au ratelier 2), ou les menoit à l'eau. Aussi la plûpart des chevaux boïtoient, ou étoient borgnes 3) ou aveugles, et son maître les perdit tous ensemble en peu de tems. Jean mourut enfin lui-même dans la plus grande misère, et ne fut regretté de personne.

1) er übertrieb. 2) Die Krippe. 3) eindugig.

32. *La crainte des spectres.*

Un ramoneur retournant un jour un peu tard à la ville, rencontra Jean que son maître y avoit envoyé avec des coutres. Au moment où Jean l'aperçut, il s'effraya extrêmement, car il croyoit voir un spectre. Ses parens l'avoient rarement envoyé à l'école, il n'avoit donc jamais appris à se convaincre de la folie et du danger qu'il y a à croire aux revenans 1) et aux forcrières. Il laissa tomber ses coutres de frayeur, s'enfuit à toutes jambes, en franchissant des fossés et des haies 2), et arriva enfin au logis. En attendant le ramoneur releva les coutres, en riant bien de la frayeur de Jean. Celui ci s'étoit tellement échauffé et avoit eu de si fortes angoisses 3), qu'il en prit une fièvre dont il seroit presque mort. Il s'opiniâtroit 4) à dire, qu'il avoit vu un

un spectre hideux. Peu de tems après le maître du ramoneur renvoya les coutres; le village entier apprit l'aventure, et tous, jusqu'aux enfans, se moquèrent de la sotte frayeur de Jean.

1) Gespenster. 2) Hecken. 3) Angst. 4) hartznächtig auf etwas bestehen.

33. *La superstition 1).*

Un paysan, qui n'avoit qu'un fils, lui laissa en mourant d'excellens biens-fonds.

De son vivant 2), il exhortoit souvent son fils à travailler. „Mon fils, lui disoit-il, celui qui aime le travail a toujours du pain; mais l'homme paresseux finit par l'indigence.“ Mais Jean aimoit mieux aller au cabaret pour y apprendre des nouvelles. Après la mort du père il renonça entièrement au travail, et ne quittoit plus le cabaret que pour se mettre au lit. Un jour il y vint un mineur 3), fourbe achevé, avec lequel il lia connoissance sur le champ. Pendant qu'ils parloient et buvoient ensemble, le mineur s'aperçut bientôt de l'ignorance et de la bêtise de Jean, et pour en profiter il commença à lui parler de trésors cachés sous terre, dont il prétendoit en favoir plusieurs. Ce discours plut extrêmement à Jean, qui paya tout l'écot 4) du mineur pour gagner sa confiance. Celui ci lui apprit enfin, qu'il y avoit un trésor caché dans le bois le plus proche. „Mais d'où vient que vous ne l'avez pas en-

„core enlevé, lui dit le paysan. „Vraiment, ré-
 „pondit l'autre, cela n'est pas si aisé; je suis pauvre;
 „je l'aurois tout à l'heure si j'avois seulement trente
 „trois écus, trois grois et trois fenins en or, en
 „argent et en monnoie de cuivre pour attirer le tré-
 „sor.“ „Ami, s'écria Jean transporté de joie, j'en
 „ai autant sur moi, et plus encore peut-être. Je
 „viens de vendre aujourd'hui un cheval; tenez,
 „voilà douze ducats, trois gros en argent et un
 „draire de cuivre, cela ne fait-il pas la somme de
 „trente trois écus, trois gros et trois fenins en trois
 „espèces différentes?“ „Voilà qui est bien, lui dit
 „le mineur, précisément à minuit nous irons au
 „bois, vous aurez la moitié du trésor, puisque vous
 „avez fourni l'argent.“ Ils se rendirent à l'heure
 marquée au bois. Le mineur commença par em-
 pocher l'argent du paysan, le plaça lui même sous
 un chêne, lui défendit de parler sous peine de la
 vie et de ne bouger de sa place pendant trois heu-
 res. Le mineur s'en alla bien vite avec son argent
 et passa la frontière. Le paysan après avoir long-
 tems attendu, revint le matin à son village, tout
 transi 5) de froid. Tous ceux à qui il raconta son
 malheur, lui rirent au nez.

1) Der Aberglaube. 2) Sein Lebenszeiten. 3) Ein
 Bergmann. 4) Die Zeche. 5) Vor Kälte erstarret.

34. *Ignorance de la véritable cause.*

„**A**h! si j'avois seulement un haillon 1) des habits
„d'un pendu pour en essuyer tous les jours
„mes chevaux, ils deviendroient bientôt gros et
„gras.“

C'est ainsi que Michel parloit un jour au maître
fensé qui venoit de le prendre à son service, et qui
avoit des chevaux extrêmement maigres. Son maître
rit de son erreur et secoua la tête. Mais Michel
soutenoit: que dans son village un valet ayant trouvé
des chevaux fort maigres chez le maître qu'il servoit,
se rendit la nuit à la potence et y arracha un haillon
des habits d'un pendu; qu'après en avoir frotté et
essuyé tous les jours ses chevaux, tout le monde
avoit été surpris de leur embonpoint 2).

„Vous croyez donc, lui dit le maître, que ce
haillon seul a donné de l'embonpoint aux chevaux?“

„Mais sans doute, lui répondit Michel, car ils
„étoient si maigres auparavant qu'ils pouvoient à
„peine marcher.“

Le maître. Ce n'est pas là la véritable raison,
comme vous pensez. Mais si vous en avez envie, je
veux vous guérir de votre erreur. Répondez moi à
ce que je vais vous demander. Ce valet qui alla
chercher de nuit le haillon de la potence, aimoit-il
ses chevaux?

Michel. Certainement, car sans cela il ne se
feroit pas donné cette peine.

Le maître. Eh bien! celui qui aime ses chevaux et qui veut qu'ils ayent de l'embonpoint, les fera t-il périr de faim et de soif? Les fera t-il courir au de là de leurs forces? Leur fera t-il porter plus qu'ils n'en peuvent porter? Leur donnera t-il une nourriture malsaine? Les fera t-il manger lorsqu'ils sont échauffés? Ne les étrillera 3) t-il pas et ne changera t-il pas bien souvent leur litière 4)?

Michel. Oh! ce seroit un bien mauvais valet, s'il faisoit cela.

Le maître. Or, si le valet, dont vous parlez a donné de si fortes preuves de son attachement pour ses chevaux, en allant de nuit chercher un haillon de pendu, croyez vous qu'il les ait négligés ou mal soignés? S'il est ainsi, quoi de plus naturel que de voir des chevaux qui avoient été négligés tout à fait par le valet précédent, se remettre en bon état par les soins d'un valet qui les aimoit? Eh bien! qu'en pensez vous?

Michel. Vous pourriez bien avoir raison. Tout notre village étoit cependant persuadé, que le haillon seul avoit produit ce changement.

- 1) ein Lumpen. 2) gut bei Leibe. 3) striegeln.
4) die Streu.

35. *Le boute-feu 1).*

Il y avoit dans un village une femme, qui alloit de maison en maison pour rapporter aux gens ce que
tel

tel ou tel avoit dit sur leur compte. On vit souvent les meilleurs amis se brouiller 2) tout à coup, les parens, les frères et soeurs se porter une haine irréconciliable, sans qu'on en put découvrir la cause.

Cette méchante femme savoit mettre 3) bien à profit ces brouilleries. Car par ses discours pleins d'artifice elle piquoit 4) tellement la curiosité de ces sortes gens, qu'on lui donnoit tout ce qu'elle demandoit, uniquement pour apprendre d'elle ce que l'un ou l'autre disoit d'eux.

Sa méchanceté demeura longtems cachée; car elle avoit la précaution de défendre toujours aux gens de dire de qui ils tenoient leurs nouvelles. Le village ayant enfin reçu un nouveau pasteur, homme de beaucoup d'esprit, qui se connoissoit à ces sortes de gens et qui prêchoit souvent sur cette matière, le boute-feu qui brouilloit toutes les familles fut découvert. Quelqu'un du troupeau reconnut un jour la méchante femme à la description que le pasteur fit dans un de ses sermons des manèges 5) qu'on employe ordinairement pour troubler la paix des familles, et la dénonça au pasteur. Celui-ci en instruisit la justice; la méchante femme fut mise en prison, et condamnée à être pendant trois jours châtiée ignominieusement à chaque porte où elle avoit causé des dissensions.

1) Aufseher.

2) sich entzweien.

3) benutzen.

4) reizen.

5) Mittel zur Erreichung einer schlechten Absicht.

36. *Les suites de la désunion.*

Les payfans d'un village vécurent pendant longtemps en paix et dans un état d'aïfance 1). Mais leur église ayant été rebâtie, leurs femmes se brouillèrent, parcequ'elles vouloient toutes ensemble avoir les premières places. Tout le village prit part à cette tracasserie 2) des femmes; il en nâquit même des procès, qui causant aux payfans des fraix et des pertes de tems considérables, appauvrirent le village entier au bout d'un certain nombre d'années.

1) sie waren wohlhabend. 2) unnütze Zänkereï.

37. *Le receleur.*

Recelle 1) ne voloit pas lui-même, mais les voleurs s'assembloient chez lui. Et comme il vendoit de la bierre et de l'eau de vie, ces gens dépensoient chez lui une grande partie de ce qu'ils voloient. Il s'étoit chargé même de vendre pour leur compte les choses dérobées. On saisit enfin les voleurs; ils dénoncèrent Recelle, qui fut puni comme eux.

1) Schler.

38. *Les méchans paysans.*

Les payfans du village de *Malice* étoient décriés 1) dans toute la contrée. Aussi étoient-ce de bien méchantes gens. Ils reculoient 2) secrettement les bornes 3) des frontières du seigneur du village et de

de leurs voisins; ils labouroient tous les ans quelque bout du bois ou de la prairie qui touchoit à leurs champs, et cherchoient ainsi à aggrandir leurs terres aux dépens des propriétaires 4) légitimes. Ils faisoient paître leurs troupeaux dans des bois qu'on vouloit épargner, ou dans d'autres lieux défendus, ou les laissoient aller à leur gré sans berger, quand ils étoient sûrs de n'être pas vus. Ils trompoient tous ceux à qui ils avoient à faire, et ne payoient jamais exactement la dîme 5). Ils voloient du bois partout où ils en trouvoient. Par avarice et par bêtise ils n'envoyoient pas même leurs enfans à l'école. Ils alloient aussi rarement que possible à l'église, le seul endroit, où ils auroient pu apprendre de bonnes choses et se convaincre de leur méchanceté. Malgré tous leurs efforts pour s'enrichir injustement et sans peine, ils restèrent dans la misère, et furent méprisés dans toute la contrée.

1) im übeln Rufe. 2) verrücken. 3) Grenz-Steine.
4) rechtmäßige Eigenthümer. 5) der Zehnte.

39. *Le sot berger.*

UN jour de Mars où le soleil luisoit agréablement, où les violettes fleurissoient, où les alouettes chantoient, un berger sortit de sa maison et dit en lui-même: „N'es tu pas fou de tant ménager ton „grenier 1) à foin? A quoi bon tout ce foin? Il „croît de jour en jour plus d'herbes dans les champs,

„ et

„et les brebis en trouvent déjà en abondance.“ Il alla aussitôt dans la bergerie, brisa les perches sur lesquelles le foin étoit couché, et le fit tomber par gros monceaux dans l'étable. Lorsque les brebis furent retournées du champ, elles se mirent à choisir le meilleur, et foulèrent aux pieds le reste du foin; qu'elles auroient fort bien mangé dans un autre tems. Mais huit jours après le tems changea; il gela et il tomba une grosse neige; il fallut garder pendant bien des jours les brebis à l'étable, et le berger courut risque de perdre le troupeau entier, faute de quoi les nourrir.

1) Scheuboden.

40. *L'avare.*

Nicolas étoit assez riche, mais il craignoit de dépenser son argent, lors-même que c'étoit pour son propre bien. Entr'autres son fourneau étoit tellement endommagé, qu'il avoit besoin d'être réparé de fond en comble. On lui avoit dit plus d'une fois, que s'il venoit à s'écrouler 1), le feu pourroit causer bien du dommage. — Mais Nicolas aima mieux ne pas chauffer du tout. Cependant un froid excessif dans un hyver fort rude l'y força un jour; le fourneau creva 2) au moment où il n'y avoit personne dans la chambre. Le feu prit d'abord au lin des rouets 3), puis à un grand coffre, enfin au lit. Tout étoit en allarme. Nicolas, qui étoit dans sa

grange,

grange, accourut pour sauver son argent. Les seringues 4) arrivèrent; mais comme la flamme sortoit déjà du toit de tous côtés, et que la maison ne pouvoit plus être conservée, elle fut abattue, pour sauver les autres maisons; et peut-être le village entier. Le feu fut heureusement éteint de cette manière; mais Nicolas manquoit. Les décombres 5) ayant été ôtées, on trouva son cadavre près du coffre, et l'argent qu'il avoit voulu sauver à côté de lui; apparemment qu'il avoit été étouffé par la fumée.

1) einstürzen. 2) plagen. 3) Spinnrad. 4) die Sprühen. 5) die Trümmer.

41. *L'économie 1) et l'avarice.*

Les habitans d'un village qui avoit été incendié 2) par la foudre avec la récolte entière, envoyèrent deux de leurs députés par toute la contrée, pour demander des secours. Ces députés vinrent entr'autres de grand matin dans la cour d'un cultivateur qui étoit fort à son aise. Ils le trouvèrent près de l'écurie au moment où il grondoit son valet, pour n'avoir pas détaché de la charrue les cordes qui servoient à atteler les boeufs du labourage, et pour les avoir laissés exposés à la pluie pendant toute la nuit. „Hélas! dit l'un d'eux, cet homme est avare, il ne nous donnera pas grand chose!“ Le laboureur les ayant aperçus, les mena dans la maison, pendant qu'ils lui racontaient leur désastre 3) et imploroient

roient ses secours. Ils furent bien étonnés, quand il leur donna une somme considérable d'argent et qu'il promit, de leur en envoyer autant en grain pour les semailles 4). Tout pénétrés de reconnaissance, ils ne purent s'empêcher pendant le déjeuner d'avouer à leur bienfaiteur, qu'ils s'étoient attendus d'autant moins à sa libéralité, qu'ils l'avoient vu gronder le valet pour une bagatelle.

„Mes bons amis,“ leur dit-il, „c'est précisément par le soin que je prends de tout ce qui m'appartient, que je me suis mis en état de pouvoir faire du bien.“

- 1) Sparsamkeit. 2) eingsedſchert. 3) Unglück.
4) Auſſaat.

42. *Les voyageurs.*

Deux voyageurs rencontrèrent un homme et le prièrent de leur indiquer, lequel des trois chemins qu'ils voyoient devant eux les conduiroit le plutôt possible à la ville prochaine; ils lui offrirent même une récompense, pour l'engager à leur indiquer le vrai chemin. Cet homme ne le savoit point, mais pour ne pas perdre l'argent qui lui avoit été promis, il fit semblant de le savoir et dit: „le chemin du milieu mène tout droit à la ville, je ne fais qu'en venir.“ Les voyageurs lui donnèrent la récompense promise, et poursuivirent leur chemin. Après avoir marché fort longtems, ils arrivèrent enfin

fin dans un village, où on leur apprit, qu'ils avoient pris tout un autre chemin, et qu'ils étoient bien loin de la ville. Cela fâcha extrêmement les voyageurs, et ils appelèrent celui qui les avoit trompés, un méchant, un fourbe, qui avoit voulu se moquer d'eux, et leur avoit pris leur argent.

43. *Sur l'utilité de savoir lire et écrire.*

Un bourgeois chargé de dettes et fort méchant apprit, que Jean qui ne savoit ni lire ni écrire, avoit hérité de l'argent qu'il cherchoit à placer à intérêts. Il alla chez lui, promit de lui payer par an six écus pour cent, de lui rembourser 1) son capital au bout de l'année, et lui offrit pour sûreté l'hypothèque de sa brasserie; cependant sous condition, que Jean n'en parleroit à personne. Jean en fut bien aisé; il alla chercher son argent, une plume, du papier et de l'encre, pour mettre la chose par écrit. Le bourgeois remplit une feuille toute entière de choses qui ne signifioient rien, et au lieu de signer son nom, il en mit un autre que personne ne savoit prononcer. Le paysan garda soigneusement ce papier, et le bourgeois le quitta avec l'argent. Peu de tems après celui-ci disparut. „Qu'il aille où il „voudra, dit Jean; n'ai-je pas sa maison, qui vaut „certainement beaucoup plus que la somme que je „lui ai prêtée?“ Il alla en ville, et s'annonça à la justice.

justice. Il produisit 2) son papier; mais on le renvoya, parceque dans ce papier il n'y avoit rien qui attestât 3) la dette. Les autres créanciers du bourgeois furent payés, parcequ'ils avoient mieux pris leurs sûretés. Jean seul s'en retourna les mains vides.

1) zurückbezahlen. 2) vorzeigen. 3) bescheinigen.

44. *L'utilité des Magistrats.*

Il y avoit dans un village quatre payfans rangés 1), amis de l'ordre et de la justice, et douze autres payfans gens de mauvaise conduite, qui vouloient tout faire à leur tête et n'avoient jamais envie de contribuer au bien général du village. Près des terres de ce village couloit un petit ruisseau, qui, lorsque les eaux grossissoient extrêmement, rompoit les digues 2), et inondoit les champs et les prairies. Les quatre laboureurs rangés réparaient sans cesse les digues, et faisoient leur possible; mais le travail étoit trop fort pour eux. Les douze autres payfans refusoient de les aider, et aimoient mieux par caprice perdre eux-mêmes. Le village étoit si bourbeux 3), et le pavé si mal entretenu, qu'en hyver les troupeaux n'y pouvoient point passer, et que personne n'étoit en état de charier le fumier aux champs. Les quatre bons laboureurs disoient souvent: „Mettons tous la main à l'oeuvre, et réparons le pavé du village.“ Mais les douze autres n'en vouloient absolu-

absolument rien faire, ils s'occupoient à toute autre chose et s'embarassoient peu de leurs champs. Il y avoit plusieurs terres fort éloignées du village, et de peu de rapport 4), mais il y avoit peu de bois, parcequ'on ne l'avoit jamais ménagé. Les quatre bons laboureurs dirent: „ faisons des enclos 5) autour de „ ces terres éloignées, qui ne nous rapportent „ presque rien; semons y des semences des bois 6), „ faisons garder nos troupeaux, de peur qu'ils ne brou- „ tent les jeunes arbrisseaux; de cette manière nous „ assurons du bois du moins à nos enfans.“ „ Cela „ ne nous accommoderoit guères, répondirent les „ méchantes gens; à présent nous laissons paître les „ chevaux où bon leur semble, et à l'avenir cela nous „ seroit défendu.“ En un mot ils s'opposoient à tout ce qui regardoit le bien public. A la fin la justice du village fut changée. Tout prit alors une autre face. Les bons payfans furent traités comme ils le méritoient, et les méchans punis et forcés de se soumettre à l'ordre et à la justice.

- 1) ordentlich. 2) die Dämme. 3) morastig.
4) Ertrag. 5) Gehege, Schonungen. 6) Holzsaamen.

45. *Le châtiment.*

Un payfan fort riche, mais fort sot, s'imaginait qu'avec de l'argent on venoit à bout 1) de tout. Ayant un jour commis une mauvaise action, il fut condamné à un châtiment exemplaire. La justice

voulut, que la punition fût corporelle et publique, afin d'humilier son orgueil. Il commença sur le champ par offrir de l'argent, pour être quitte de la peine. „Non, lui répondit-on, vous avez péché „publiquement et de propos délibéré 2); il faut par „conséquent que la punition et la honte soient publi- „ques. Le riche est obligé de se soumettre à l'ordre „et à la justice, tout comme le pauvre.“ Le village entier approuva l'équité de cette sentence; chacun en profita.

1) zwingen. 2) vorsätzlich.

46. *La cause et l'effet.*

„Je ne fais d'où vient, que rien ne me réussit, di- „soit Charles, je suis toujours de mauvaise hu- „meur, personne ne m'aime, et je suis souvent „puni.“ „Je vous en dirai bien la raison, répon- „dit Frédéric, vous n'aimez pas à travailler, vous „avez une mauvaise conscience, vous chagrinez tout „le monde, et vous faites souvent des actions que la „justice ne peut pas laisser impunies. Vous voyez „bien que vous avez tort de vous plaindre; car „telle cause, tel effet.“

47. *Cessez de mal faire, apprenez à bien faire.*

Quand on répète souvent les mêmes actions, on s'y accoutume, et il est bien difficile à la fin de

de ne plus les commettre. Mais il faut absolument nous en désaccoutumer, dès que ces actions peuvent nuire à nous mêmes et aux autres. Pourvu que nous voyons le danger qui naît du mal, nous sommes effrayés alors du péril que nous aurions pu courir. La même chose arriva à Christophe, qui avoit pris la mauvaise coutume de s'emporter ¹⁾ et de gronder outre mesure à la moindre occasion. Un homme sensé lui raconta un jour, comment un homme, qui en avoit tué un autre dans l'emportement, avoit été décapité il y a quelque tems. Ce récit fit entrer Christophe en lui même; il pensa que le même sort lui étoit réservé peut-être, et il dit à l'autre: „Je suis aussi fort souvent emporté et com-
 „me aveuglé par la colère; que me faudra t-il bien
 „faire, pour me défaire de cette mauvaise habi-
 „tude?“ L'homme prudent lui conseilla, d'aller sur le champ trouver ceux qu'il avoit offensés dans ses emportemens, de leur déclarer le dessein qu'il avoit de s'en défaire, et de leur demander pardon du passé. Il lui conseilla de plus, de penser tous les jours à la résolution qu'il avoit prise, d'éviter toutes les occasions où il pourroit retomber dans son ancien vice, en quittant sur le champ toute société où les esprits seroient échauffés.

1) in Höhe gerathen.

48. *La crainte du maître.*

Jean et Michel se querelloient un jour pendant qu'ils travailloient, et après s'être irrités l'un l'autre à force de se dire des injures, ils étoient sur le point de se battre. Mais au moment où ils levoient déjà le bras pour se frapper, ils apperçurent leur maître. Aussitôt la querelle finit, et chacun retourna tranquillement à son travail.

Tout comme ici la seule pensée: „que dira le maître de ton action?“ arrêta sur le champ deux hommes aveuglés par la colère; de même l'idée d'un Dieu tout présent et qui fait tout, est bien propre à retenir le pécheur prêt à commettre le mal.

L'oubli de Dieu, voilà la véritable source du péché.

Ne dites donc jamais: la tentation étoit trop forte, il m'étoit impossible de résister à la séduction; le démon m'a aveuglé. — Dites plutôt: je ne pensois pas à Dieu; je ne croyois pas que Dieu fût le rémunérateur 1) de ceux qui le cherchent, c'est à dire, de ceux qui par amour pour lui font le bien et évitent le mal; je ne me suis point assez appliqué à nourrir de bonne heure mon ame de la parole de Dieu, pour pouvoir résister au mal; je n'ai jamais pris garde lorsque le pasteur l'expliquoit dans ses sermons; j'ai évité le commerce des gens de bien, j'ai recherché au contraire la société des méchans ou
des

des gens frivoles; je ne croyois pas qu'il fût nécessaire que j'appriſſe à me connoître moi-même, et à m'examiner ſur le vice auquel j'étois principalement adonné; je m'étois donné encore moins de peine, pour combattre de mauvaiſes penſées et pour me défaire d'habitudes vicieuſes 2). Si je m'étois convaincu de ces vérités, et ſi je les avois pratiquées ſincèrement, je ſuis sûr, que ni homme, ni démon, n'auroient été en état de me ſéduire.

1) Belohner. 2) böſe Gewohnheiten.

49. *Bonnes réſolutions.*

Je veux être bien attentif à l'école, afin que j'apprenne bien des choſes utiles, et que je devienne honnête homme.

Je ferai avec plaifir tout ce que mes parens, ceux qui m'inſtruiſent et mes maîtres exigeront de moi.

Je ferai toujours appliqué, afin de m'accoutumer au travail, et pour que le travail me cauſe plus de plaifir que de peine.

Je veux ſuivre tous les bons avis qu'on me donnera, et éviter le commerce des méchans.

Je ferai ſobre en tout. J'aurai ſoin de ma ſanté, je ne ferai ni querelleur, ni envieux, mais modeste et plein d'égards pour tous ceux à qui j'aurai à faire,

Je veux être content et me réjouir de ce que j'ai, que ce ſoit beaucoup ou peu.

Je ne penserai point avec anxiété 1) à l'avenir, mais je mettrai ma confiance en Dieu, qui ne me laissera pas manquer du nécessaire, pourvu que je m'applique, et que je sois honnête homme.

1) *Angstlichkeit.*

50. *La vertu.*

Tout homme qui s'est beaucoup exercé à faire avec plaisir tout ce qui plait à Dieu et aux hommes, uniquement parce que cela est bien et utile, un tel homme a la vertu, ou est vertueux. Un tel homme aime à devenir de jour en jour meilleur, ou à augmenter ses lumières et son savoir faire 1), parce que plus son travail lui réussit, plus il y trouve du plaisir et du contentement.

1) *Geschicklichkeit.*

51. *L'enfant sincère.*

Sophie étoit sincère et pleine de franchise. Quand, faite 1) d'attention, elle ne savoit pas une chose, elle savoit sur le champ à son maître et lui disoit : „Je n'ai pas bien pris garde, mais je veux me corriger; je vous prie de me répéter la chose encore une fois.“ Quand ses parens lui reprochoient quelque faute, elle ne cherchoit pas à l'excuser ou à la diminuer; mais elle disoit: „J'ai tort, je mérite d'être châtiée, et je veux m'y soumettre; mais
„rendez

„rendez moi aussi votre tendresse, mes chers parens.
 „Car ce qui m'affligeroit le plus, ce seroit de n'être
 „plus aimée de vous.“

1) Aus Mangel.

52. *Le bonheur de l'homme vertueux
 dès ici bas.*

Chrétien avoit été envoyé régulièrement à l'école,
 et avoit été accoutumé de bonne heure au tra-
 vail et à la probité. Aussi étoit il instruit et aimoit
 à bien faire.

Quand il fut devenu grand, et qu'il voulut se
 marier, il offrit sa main à une femme appliquée et
 vertueuse qu'il connoissoit depuis longtems. Son
 mariage fut heureux; car ils s'aimoient tous deux et
 faisoient régner l'ordre et les bonnes moeurs dans
 leur maison. Dieu bénit leur travail; leur bien
 augmenta et leur fournit les moyens d'exercer la
 bienfaisance; ils aimoient aussi à aider les autres de
 leurs conseils; ce qui leur gagna tous les coeurs. Ils
 évitoient tout ce qui pouvoit donner lieu à des dispu-
 tes, ne se mêloient jamais de choses qui ne les regar-
 doient point, et donnoient à chacun ce qui lui reve-
 noit. De cette manière, ils n'eurent jamais de pro-
 cès, et le seigneur du village les aimoit et les esti-
 moit beaucoup, à cause de leur bonne conduite.
 Comme ils étoient sobres et ne se querelloient jamais,

ils conservèrent une santé parfaite et parvinrent à un âge très avancé et très heureux. Leurs enfans profitèrent de leur exemple, et jouirent du même bonheur.

53. *Les pepins 1).*

La petite Marie venoit de manger une pomme, et étoit sur le point de manger aussi les six pepins qu'elle y avoit trouvés. Mais au même instant son frère Frédéric, qui étoit plus âgé qu'elle, revint de l'école, et lui dit: „Ah! ma soeur, si tu savois ce
„que je fais, tu ne mangerois sûrement pas les
„pepins.“

Marie lui demanda: „Eh bien! que fais tu donc?“

Frédéric lui répondit: „le maître d'école m'a dit,
„que lorsqu'on sème les pepins en automne, chacun
„d'eux peut devenir avec le tems un grand arbre,
„qui portera les plus beaux fruits.“ Ils allèrent au
jardin, et y semèrent les pepins à l'écart 2). En
peu d'années les pepins étoient devenus des arbus-
tes 3). Les enfans eurent soin d'arracher les mau-
vaises herbes qui croissoient autour d'eux; ils les atta-
chèrent à des soutiens pour avoir des arbres bien
droits. Frédéric avoit appris en attendant à enter 4)
et à greffer; il pria un jardinier de lui donner quel-
ques greffes 5), et les enta sur ses arbrisseaux. Ils
devinrent avec le tems des arbres bien forts, et four-
nirent tous les ans des fruits en quantité à Frédéric

et

et à Marie. Comme ils en cueilloient un jour, Frédéric dit à sa soeur: „Eh bien! n'as tu pas bien fait „de ne pas manger alors les pepins?“ „Sans doute, „répondit Marie, mais n'as tu pas bien fait aussi „d'aller à l'école, où l'on apprend de si bonnes „choses?“

- 1) die Kerne. 2) an einem abgelegenen Orte.
3) Stämmchen. 4) pspoffen und ofuliren. 5) Pspoff-
reifer.

54. *Le petit jardinier.*

Frédéric avoit eu dans sa jeunesse du goût pour la culture 1) des arbres, et avoit appris d'un jardinier à planter, à émonder 2), à enter et à greffer les arbres fruitiers. Une longue maladie l'affoiblit tellement, qu'il lui fut entièrement impossible de se livrer aux rudes travaux de la campagne. Il auroit été bien malheureux, s'il n'avoit appris que le labourage. Mais comme il s'entendoit à la culture des arbres, son seigneur en fit son garçon jardinier, et lui assura par ce moyen sa subsistance pour toute sa vie.

- 1) Die Baumzucht. 2) beschneiden.

55. *La bonne servante.*

Louise savoit filer, tricoter, coudre, laver, repasser 1) le linge et cuire; elle savoit aussi soigner le bétail. Elle avoit appris tout cela de ses parens,

ou

ou des gens auxquels elle avoit vu faire toutes ces choses. Elle s'exerçoit souvent à ce qu'elle avoit appris, pour n'en pas perdre l'usage 2). Elle avoit aussi appris à l'école à lire, à écrire, et à chiffrer. Avec tout cela elle aimoit la propreté, étoit modeste, faisoit tout à tems, et remettoit toutes les choses à leur place. Etant devenue grande, elle entra en service chez de fort bons maîtres, qui l'aimèrent et la traitèrent comme leurs propres enfans.

1) plätten. 2) die Übung.

56. *Le bon valet.*

Martin étant tombé malade, fut obligé d'abandonner à son valet le soin de tout l'ouvrage. Un mauvais valet auroit profité de la maladie et de l'absence de son maître, pour se livrer à la paresse, mais celui-ci redoubla d'activité. „Ah, disoit-il souvent, comme mon maître se réjouira de mon zèle et de ma fidélité. Il en sera rétabli d'autant plus vite, quand il verra tout en si bon ordre, et qu'il n'aura pas besoin de se fâcher.“ Martin fut rétabli en effet, et donna sa fille unique en mariage au bon valet, qui hérita tout son bien après sa mort.

57. *L'homme charitable.*

Un pauvre voyageur avoit été empêché par les neiges profondes d'arriver jusqu'à la ville; accablé

blé de fatigue et engourdi 1) par le froid, il s'étoit assis dans le grand chemin, où il s'endormit et courut risque de périr. Deux paysans revenoient de la ville. Jean qui se trouvoit sur le premier chariot, l'aperçut et dit: „voilà un homme mort ou ivre.“ Chrétien qui le suivoit, arrêta ses chevaux, descendit, et essaya longtems de réveiller le malheureux voyageur; mais il le trouva sans mouvement. „Viens, donc, dit Jean, laisse le, pourquoi nous embarrasser d'un homme mort que d'ailleurs nous ne connoissons pas.“ „Non, répondit Chrétien, j'ai appris à l'école, qu'un médecin habile peut sauver un homme gelé, quoiqu'il paroisse mort. Aide moi à le charger sur mon chariot; je veux le ramener à la ville chez le médecin.“ „Grand merci, répondit Jean, „j'ai à présent les pieds bien chauds, et je n'irai pas me les refroidir.“ En disant cela, il continua son chemin. — Chrétien plaça lui-même le malheureux sur son chariot, retourna à la ville, et eut le plaisir de le voir rétabli par l'habile médecin, chez qui il l'avoit mené.

1) erstarrt.

58. *Le laboureur prudent dans un tems de cherté.*

A la suite de pluies continuelles, la récolte avoit été si mauvaise, que le boisseau de seigle cou-
toit

toit trois écus. George s'arrangea en conséquence. Il avoit toujours consumé par an soixante boisseaux de seigle pour du pain. D'abord après la moisson il commença à ménager, acheta trois *winspel* de patates, le *winspel* à seize écus, ce qui faisoit la somme de quarante huit écus. Il vendit à la place trente boisseaux de seigle quatre vingt dix écus, et mangea plus souvent des patates. De cette manière il gagna quarante deux écus dans un tems, où presque tout le monde perdoit.

59. *L'ami au besoin.*

„Compère, une partie de mes chevaux est en voyage,
 „et le reste est malade. Si j'avois donc un
 „ami, qui voulût herfer les pois que je viens de se-
 „mer; les oiseaux les mangeront sans cela. Tirez
 „moi du besoin, compère; je ne vous demande
 „qu'une demi-journée; d'ailleurs vos pois sont déjà
 „sous terre.“ Chrétien fit ce que son compère
 Jean lui avoit demandé, et en fut aimé pour le reste
 de sa vie. Jean vantoit continuellement et à tout le
 monde les bons services que son compère lui avoit
 rendus au besoin.

60. *Les plaisirs innocens.*

Nicolas n'éprouvoit jamais le moindre sentiment
 de joye, quand au printems il voyoit tout en
 fleurs,

fleurs, ou qu'il entendoit le chant du rossignol, ou qu'il se promenoit au milieu des champs couverts de bleds. Pour se réjouir, il lui falloit du vin, du café et du gâteau; il falloit qu'il gagnât au jeu, ou qu'il eût le plus bel habit dans toute la compagnie, ou qu'il s'y trouvât quelque imbécile, qu'il pût tourner en ridicule. Dans ces occasions seules Nicolas étoit quelquefois gai.

Un jour qu'il étoit invité à une fête non loin du village, il traversoit un petit champ en silence et sans penser à rien, comme de coûtume. Il trouva son pauvre cousin Charles, qui considéroit un pommier sauvage tout en fleurs, et chantoit à voix basse quelque verset d'un cantique, dans lequel la beauté et la magnificence des oeuvres de Dieu étoient célébrées.

„Comment pouvez vous vous réjouir à la vue d'un arbre? „ dit Nicolas avec un visage refrogné 1). Charles le salua d'un air qui annonçoit la sérénité et la douceur de son ame, et lui répondit: „Cousin, „s'il n'y avoit pas des plaisirs qui ne contentent rien, „d'où en prendrois-je bien, puisque je suis pauvre? „Mais Dieu en a aussi crée pour les indigens. Je „puis me réjouir sans frais et sans remords.“

„Mais dites moi, comment faites vous cela?“ lui demanda Nicolas. „Le voici, lui répliqua Charles: „Je regarde attentivement tout ce qui est autour de „moi, depuis les choses les plus grandes jusqu'aux „plus

„plus petites, et tous les jours j'y trouve des beau-
 „tés nouvelles. Je me demande alors: à quel usage
 „et à quel dessein toutes ces choses ont été faites?
 „Quelquefois j'y découvre la sagesse du créateur, et
 „alors je suis en état de faire sur le champ une
 „prière que mon propre coeur m'a dictée, parceque
 „j'étois pénétré de la puissance, de la sagesse et de
 „la bonté de Dieu. Après cela je retourne chaque
 „fois avec la plus grande joie à mon travail, en me
 „promettant bien sincèrement, de ne jamais rien
 „faire qui puisse déplaire à un Dieu si bon.

1) mürrisch.

61. *Les oiseaux de passage 1).*

Le petit Charles, fils du laboureur Guillaume, vint un jour trouver son père et lui dit: Je viens de voir l'hirondelle, qui fait toujours son nid sous notre toit, et qui chante si bien.

Le père. As tu vu hier, comme les moucheron dansoient déjà?

Charles. Oui; mais qu'est ce que cela a de commun avec les hirondelles?

Le père. Beaucoup, mon enfant; car les moucheron leur servent de nourriture.

Charles. Notre cicogne est aussi revenue à sa grange.

Le père. Apparemment que les grenouilles se remontrent déjà, et que les serpens ont quitté leurs trous.

Charles.

Charles. Mais les animaux ne reviennent-ils donc jamais que lorsqu'ils sont sûrs de trouver leur nourriture?

Le père. Ils ne reviennent jamais plutôt. Tu fais, mon enfant, qu'il y a plusieurs espèces d'oiseaux sauvages. Les uns se nourrissent de graines et d'insectes, et restent presque tous dans nos contrées. D'autres vivent uniquement d'insectes, et nous quittent à l'approche de l'hiver, pour aller chercher des contrées plus chaudes, où les insectes n'ont pas besoin de se cacher sous terre. Quelques autres espèces d'oiseaux, entr'autres les hirondelles, se plongent dans l'eau, pour y dormir tout l'hiver, parcequ'elles ne trouvent point de nourriture dans cette saison.

Charles. Et ces oiseaux reviennent vers le printemps, lorsqu'ils se doutent qu'il y a de la nourriture pour eux?

Le père. Sans doute. Mais fais tu bien qui a appris tout cela aux animaux? Qui a enseigné à la cicogne à retrouver son nid, et à l'hirondelle le toit de son hôte?

Charles. Quel autre que le bon Dieu.

Le père. Bien, mon enfant. Dieu a donné aux animaux tout ce qu'il faut à des animaux pour être heureux. Toutes les fois que tu reverras les oiseaux de passage, dis en toi-même: „Dieu donne aux animaux leur nourriture, même avant qu'ils viennent.

„nent. Un Dieu qui pourvoit ainsi à tout, doit-
 „être un Dieu fort bon. Il n'a sûrement pas oublié
 „l'homme.“ Oui, ce même Dieu, mon enfant,
 avoit préparé ta nourriture même avant ta naissance.
 Tu vins comme étranger sur cette terre, et tu trou-
 vas du lait, le seul aliment qui pût te nourrir et te
 conserver.

Dis moi, Charles, que rendras tu bien à Dieu
 pour un si grand bienfait?

Charles. Hélas! je n'ai rien à lui donner; mais
 je veux l'aimer bien tendrement.

1) die Zugvögel. 2) Körner.

62. La fille d'enfans.

U ne pauvre fille, qui gardoit les enfans du maître
 chez lequel elle étoit en service, pleuroit un
 jour amèrement. Sa maîtresse le remarqua et lui en
 demanda la raison. „Hélas! lui dit elle, il faut bien
 „que je pleure, quand je pense à ce que je devien-
 „drai. Les autres enfans vont à l'école, et y ap-
 „prennent tant de choses utiles, tandisque je n'ap-
 „prends rien. Je n'ai pas dequoi payer l'écolage, je
 „ne gagne que le pain que vous me donnez par
 „pitié; aussi je resterai ignorante. Qui voudra me
 „prendre à son service, quand il peut avoir des do-
 „mestiques bien instruits? Je travaillerois de bon
 „coeur toute la nuit, si j'avois seulement la permif-
 „sion

„sion d'aller à l'école, pour m'y instruire.“ Ces paroles touchèrent la bonne femme, et elle dit en elle-même: „je veux prendre soin de cette pauvre „fille, car elle me fait pitié. Dieu veut que nous „ayons compassion des pauvres; et le plus grand „bien qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est de lui „faire apprendre des choses utiles.“ — Depuis ce tems elle envoya régulièrement la pauvre enfant à l'école, pendant quelques heures de la semaine; et plus elle apprenoit de bonnes choses, plus elle travailloit avec zèle et fidélité.

63. *La bonne soeur.*

Marie et Guillaume, après un mariage de quelques années, se trouvèrent chargés d'une foule de soins domestiques. Leurs enfans étoient encore petits, et par conséquent à charge aux parens. Marie ne vouloit pas d'ailleurs se reposer entièrement sur ses servantes des soins du ménage. Heureusement elle avoit une soeur cadette, appelée Louise, qui l'aimoit tendrement. Celle-ci quitta le service où elle avoit été jusqu'ici, avec l'agrément ¹ de ses maîtres, et s'offrit à rester pendant quelques années chez sa soeur et à l'assister dans son ménage. Elle ne lui demanda qu'autant d'argent qu'il lui falloit pour ses habits. Guillaume et Marie acceptèrent avec joie sa proposition, et trouvèrent au bout de
D 2 quel-

quelques années avoir gagné considérablement par les soins de Louise. Celle-ci étant sur le point de se marier, Guillaume et Marie calculèrent en secret, ce que Louise pourroit avoir gagné dans une autre condition depuis le tems qu'elle étoit chez eux; et au jour des fiançailles 2, ils lui donnèrent cette somme en argent et en meubles.

1) Genehmigung. 2) Verlobung.

64. *Le valet reconnoissant.*

„Pourquoi restez vous toujours au même service?“ dit un jour à Frédéric un voisin envieux des services que celui-ci rendoit à son maître, et essaya tout pour le débaucher 1). „Je vous ai déjà offert „si souvent de vous prendre à mon service. Je vous „donnerai plus de gages, et tous les ans quelque „bonne pièce d'habillement.“ „Cela m'est tout à „fait impossible, répondit Frédéric; car tout ce qu'il „y a de bon en moi, je le dois, après Dieu, à mon „maître. Il m'a fait instruire dans ma jeunesse à „ses propres frais; il est juste par conséquent que je „lui rende tous les services que je puis. Tant que „mon maître actuel voudra me garder, je le servirai „avec reconnoissance.“

Le voisin s'en alla tout honteux.

1) abwendig machen.

65. *La restitution 1).*

Un homme qui par de faux comptes avoit tiré des sommes considérables de son seigneur, fut attaqué d'une maladie fort dangereuse. Sa conscience se réveilla pendant les nuits où il ne pouvoit point dormir. Il en étoit tellement tourmenté, qu'il fit appeler son pasteur, et lui avoua tout. Le pasteur, homme fort sensé, lui dit, qu'il n'y auroit de repos pour lui, que lorsqu'il auroit réparé ses torts, et restitué à son seigneur ce qu'il lui avoit dérobé. „Si je fais cela, répondit le malade, je me couvrirai de honte aux yeux de tout le monde, et ma femme et mes enfans qui sont innocens seront réduits à la mendicité.“ „Celui qui commet des injustices, répliqua le pasteur, mérite d'être couvert d'ignominie. Encore vaut-il mieux l'être ici que dans une autre vie. Faites du moins votre devoir dès à présent, donnez de bons exemples, et laissez à Dieu le soin de votre famille.“ Le malade obéit, remit tout l'argent au pasteur, et le chargea de prier son seigneur de lui pardonner sa mauvaise action. Le seigneur prit l'argent, et fit assurer au malade, qu'il lui pardonnoit de bon coeur. Celui-ci mourut tranquille quelques jours après. Le bon seigneur rendit l'argent à la famille du défunt, et de cette manière la providence rendit heureuses plusieurs personnes à la fois. Un pécheur venoit de donner une forte

preuve de son amendement 3) et un exemple salutaire. Le seigneur avoit exercé la charité chrétienne. Et la famille du défunt, appauvrie par la restitution, jouissoit maintenant d'un bien, qui, lorsmême que le vol fût demeuré caché, auroit été accompagné de malédiction.

1) Die Wiedererstattung. 2) ein Unrecht wieder gut machen. 3. Besserung.

66. *La vérité.*

Quand on demandoit à Guillaume des choses dont il étoit instruit, soit que ce fût en justice ou dans une conversation sérieuse, il en disoit sincèrement son avis. Il ne disoit ni plus ni moins de ce qu'il avoit à dire. Aussi tout le monde avoit de la confiance en lui, et un simple *oui* et *non* de sa part valoit plus que le serment d'un autre. On peut bien penser, que Guillaume jouissoit de l'estime de tout le monde.

67. *L'orage.*

*C*raintif et Guillaume travailloient un jour aux champs, lorsqu'il s'éleva un violent orage accompagné de tonnerre et d'éclairs. Craintif dit: „viens, Guillaume, voilà un arbre creux, nous nous y mettrons à l'abri de l'orage. Je meurs presque de peur.“ „Non, dit Guillaume, je ne suis pas si „bête.

„bête. Il est fort dangereux de se placer pendant
 „l'orage sous des arbres dont la cime est desséchée;
 „car la foudre les frappe plutôt que d'autres arbres.
 „L'orage est un bienfait de Dieu; il ébranle la terre,
 „la féconde par des pluies chaudes, et purifie l'air.
 „Quand même je me mouillerois bien, mes habits
 „sècheront dans peu, et il y a moins de danger à
 „se tenir en plein air, que sous un arbre. Ou pen-
 „ses tu, que si Dieu avoit résolu ma mort, je pour-
 „rois l'éviter en me cachant dans un arbre creux?“
 Craintif se laissa persuader par les raisons et l'intrépi-
 dité 1) de Guillaume, et resta auprès de lui.
 Comme ils parloient encore, la foudre tomba sur le
 même arbre, sous lequel Craintif avoit voulu se ca-
 cher. Craintif, revenu de sa frayeur, se jeta au
 cou de Guillaume et ne pouvoit assez lui exprimer sa
 reconnaissance. „Cher Guillaume, tu m'as sauvé
 „la vie, s'écria t-il.“ Tu en as fait autant que moi,
 répondit Guillaume, puisque tu as été docile à mes
 conseils.

1) unerschrockenheit.

68. La providence.

Un paysan ayant été un jour invité avec sa famille
 à une nôce qui devoit se faire dans une mérai-
 rie 1) voisine du village, promit d'y venir. On
 peut penser, quelle fut la joie des enfans, quand ils
 songeoient au festin, aux jolis habits, à la musique,

et aux autres plaisirs qui les attendoient. Mais à midi le père tomba subitement malade; ce qui obligea la mère de rester au logis, et sans les parens les enfans ne pouvoient pas aller à la nôce. Ils pleuroient amèrement, d'avoir été tellement trompés dans leurs espérances. L'un des enfans s'en fâcha même jusqu'à dire: pourquoi le père tomboit il donc malade justement aujourd'hui, où nous aurions pu nous divertir si bien. — Mais écoutez la fin de l'histoire. Le même soir le feu prit à la maison des nôces, et comme les convives étoient dans une chambre au haut de la maison, ils s'empressèrent tellement de descendre, que plusieurs se blessèrent en descendant l'escalier, et que d'autres tombèrent malades de frayeur. Alors les enfans s'aperçurent, que la maladie du père, (qui fut bientôt rétabli), que cette maladie, qui les avoit empêchés d'aller à la nôce, avoit été une sage dispensation 2) de la providence, et ils bénirent Dieu de tout leur coeur. Les parens leur apprirent par cet exemple: que Dieu, en nous envoyant des maux, a toujours les meilleures vues 3), et que si nous ne voyons pas toujours à quoi ces maux peuvent nous être utiles, nous apprendrons un jour combien notre père céleste nous aime.

1) Vorwerk, Weiercy. 2) Fügung. 3) Absichten.

69. *Il y a plus de biens que de maux
dans le monde.*

Chrétien disoit souvent: „mes enfans, quand vo-
„tre travail vous réussit, quand vous mangez
„avec appétit. que vous vous portez bien, qu'il
„fait beau tems, quand les oisèaux chantent, quand
„vous fentez de la joie à la vue d'un champ couvert
„de bleds, ou d'une prairie dont les fleurs parfui-
„ment 1) l'air, rendez alors grâces à Dieu, qui
„vous a donné tous ces biens. Je suis vieux, mais
„quand j'y pense bien, je trouve que Dieu m'a en-
„voyé beaucoup plus de biens que de maux; et mes
„enfans vous ne pourrez vous empêcher de dire la
„même chose. Par exemple, pour un jour de ma-
„ladie, combien de jours de santé! L'homme est
„lui-même la cause de la plupart des maux qu'il
„souffre; il se les attire par le vice et le désordre.
„Celui qui aime Dieu par reconnoissance, et l'ho-
„nore par son obéissance, ne trouvera point que ce
„monde est une vallée de larmes 2). Les revers 3)
„de cette vie sont souvent des châtimens mérités,
„destinés à nous corriger; souvent aussi nous y som-
„mes exposés sans notre faute, et alors ce sont des
„dispensations sages et utiles de notre père céleste.
„Par exemple, les maux nous exercent à la pa-
„tience; ce qui est nuisible à l'un, est utile à
„l'autre. La mort d'un animal fournit à l'homme

„une bonne nourriture. Tout comme le jour ou
 „le printems ne dure pas toujours, tout de même
 „il est impossible que les choses aillent toujours au
 „gré 4) de l'homme. Il n'y a point de félicité par-
 „faite et durable dans cette vie. Quiconque veut
 „un jour jouir d'un bonheur parfait et sans fin, doit
 „apprendre à être bon et vertueux, c'est à dire, à
 „être reconnoissant et modéré dans la prospérité, et
 „patient dans l'adversité. Un bonheur constant 5)
 „est le prix de l'homme pieux après sa mort. C'est
 „une grande faveur de Dieu, qu'il y ait déjà dans
 „ce monde plus de biens que de maux, et que même
 „les années de notre apprentissage 6) nous soient
 „rendues agréables.

1) mit Wohlgeruch erfüllen. 2) Hammerthal. 3) die
 Widerwärtigkeiten. 4) nach Wunsche. 5) beständig.
 6) Lehrzeit, Lehrjahre.

70. *De l'essentiel et de l'accidentel* 1).

Il y avoit un portier de ville 2), qui aimoit fort à
 rire. Quand les payfans menoiient des vivres au
 marché, et qu'ils étoient obligés de s'arrêter long-
 tems à la porte, à cause de leur grand nombre, il
 plaisantoit avec ceux qu'il connoissoit, et déprisoit 3)
 ordinairement la condition 4) des laboureurs.

Il s'adressa aussi un jour à Guillaume, mais qui
 le reçut fort mal. Celui-ci lui demanda, ce qu'il
 entendoit proprement par un *payfan*? Le payfan,
 répon-

répondit le portier, est un homme grossier, stupide et paresseux, qui ne remueroit ni mains ni pieds, à moins d'y être forcé.

Vous vous trompez, mon ami, répliqua Guillaume. Un payfan est un homme, qui fait retirer les plus grands avantages de l'agriculture et de l'entretien 5) des bestiaux; qui jouit de la préférence de conserver ses forces et sa santé par son travail; à qui seul les enfans ne sont point à charge comme dans les autres conditions; qui par la pratique sensée de sa vocation 6) fournit à l'état la plus grande partie des véritables richesses. — Voilà, mon ami, ce que le payfan doit ou peut être, pourvu qu'il l'ose, et qu'il y ait été préparé à l'école. Si donc à l'avénir vous voulez parler d'une chose, distinguez bien l'essentiel de l'accidentel.

Le portier le quitta tout honteux.

1) vom Wesentlichen und Zufälligen. 2) Thorsehreiber. 3) herabwürdigten. 4) der Stand. 5) Viehzucht. 6) Beruf.

71. *Des avantages de la vie champêtre.*

Un jour de printems un bourgeois se promenoit à la campagne. Vers le soir il survint une forte pluie, et il ne risqua pas de s'en retourner en ville, mais il resta dans un village voisin. Peu de tems après un payfan et son fils entrèrent dans la maison où il s'étoit retiré; ils revenoient des champs. Après
s'être

s'être salués comme à l'ordinaire, ils eurent ensemble la conversation suivante :

Le bourgeois. Non, je n'aimerois pas d'être laboureur. Ce n'est certainement pas une petite tourment, que de labourer ou de travailler en plein champ dans un tems pareil; et combien souvent ne fait il pas mauvais tems dans l'année?

Le laboureur. La peine n'est pas toujours un tourment, mon cher monsieur, et d'ailleurs le plus mauvais tems a son utilité, et vient de Dieu.

Le bourgeois. Vous avez bien raison; mais on se mouille et on risque de tomber malade.

Le laboureur. Il est vrai qu'on se mouille, mais à force de s'y accoutumer cela ne nous fait aucun mal.

Le bourgeois. En effet, vous n'avez point du tout l'air d'être malade, mon ami, mais avant que vous vous y soyez accoutumé . . .

Le laboureur. Nous endurcissons le corps dès notre enfance; aussi sommes nous plus forts que les gens de la ville. Nous jouons dans l'eau froide, nous courons par le village dans la plus rude saison, où vous ne permettriez pas même à vos enfans de sortir de la maison. D'ailleurs vous savez combien le travail fortifie le corps.

Le bourgeois. Mais nous autres nous travaillons aussi.

Le laboureur. Oui, mon cher monsieur, et vos
travaux

travaux sont aussi fort utiles. Mais les nôtres nous procurent en même tems des plaisirs dont vous êtes obligé de vous passer 1). Par exemple, quand vous voulez entendre chanter une alouette, il faut que vous la nourrissiez dans une cage; mais nous, nous en entendons chanter par centaines, sans que cela nous coute la moindre chose. Vos professions sont pour la plupart sédentaires 2) et désagréables; vos chambres ou vos ateliers 3) ont souvent une mauvaise odeur; vous êtes obligés quelquefois d'employer des poisons dans vos ouvrages, ce qui vous ruine la santé. Pour nous, les plus belles fleurs nous réjouissent à la fois la vue et l'odorat. La vapeur 4) qui monte de la terre nouvellement labourée fortifie extrêmement la santé. Une belle matinée de printemps est quelque chose de délicieux, dont vous jouissez rarement en ville.

Le bourgeois. Mais à combien de dangers vous êtes exposés! Tout peut vous ruiner, la chaleur et l'humidité, la grêle et le vent, les insectes, la guerre et la mortalité des bestiaux. Quant à nous, rien ne nous trouble dans nos travaux, et plus les autres perdent, plus nous gagnons quelquefois.

Le laboureur. Mais nous n'avons pas non plus autant de besoins que vous; bien souvent Dieu nous donne plus qu'il ne nous faut. Si nous avons quelques bonnes années, nous en pouvons très bien supporter une mauvaise. Avec tout cela, nous trou-

vous

vous dans tout ce qui nous arrive plus de sujets de penser à Dieu et de nous réjouir. Nous voyons tous les jours les œuvres de Dieu; c'est lui qui nous envoie immédiatement 5) ses bienfaits, qui nourrit toutes les créatures, qui ordonne à la pluie de féconder les montagnes même.

Le bourgeois. Vous avouerez aussi que nous jouissons de plusieurs avantages dont vous ne pouvez pas jouir à la campagne. Dans la ville notre vie et nos biens sont plus en sûreté, nous y trouvons des secours dans nos maladies, de bonnes sociétés et des instituts 6) pour y faire instruire nos enfans. Le culte public y est plus fréquent 7) et plus brillant, nos maisons et nos jardins sont plus beaux, et nos habits plus commodes que les vôtres.

Le laboureur. Mon cher monsieur, notre pauvreté ne tente personne; et lorsqu'on veut nous faire tort, la justice prend notre défense. Nous sommes rarement malades, parceque nous avons peu de festins. L'éducation de nos enfans nous fait moins de peine et de dépenses que celle des vôtres; leur meilleur héritage, c'est l'amour du travail et des corps robustes. Quant à notre culte, nous savons que ce n'est pas le grand nombre des prières, mais un coeur droit et sincère qui plait à Dieu; et souvent nous chantons au milieu de nos champs avec plus de ferveur, qu'on ne le fait dans mainte église. Nos maisons nous mettent à couvert des rigueurs de la
saison,

faïson, nos jardins nous nourrissent suffisamment; et le luxe 8) des habits et des meubles ne nous appauvrit pas.

Le bourgeois. Quoique vous disiez, je ne ferois jamais payfan.

Le laboureur. Mon cher Monsieur, la ville a ses avantages, mais le village a aussi les siens. Il est bon que chacun aime sa condition. Mon dessein n'étoit pas de dépriser la ville, mais seulement de montrer que le laboureur, qui fait mettre à profit sa condition, peut vivre très heureux.

1) vergehen lassen. 2) sitzend. 3) Werkstätte. 4) der Duft. 5) unmittelbar. 6) Anstalten. 7) häufig. 8) Luxus, überflüssiger Aufwand.

72. *Les étrangers.*

Un homme et sa femme ayant été chassés de leur pays par de méchantes gens, arrivèrent dans un hiver extrêmement rude dans un petit village. Ils représentèrent leur misère d'une manière sincère et touchante aux habitans de ce village, et leur demandèrent la permission de rester chez eux. Les habitans étoient de bonnes gens et hospitaliers 1); ils reçurent avec plaisir les deux étrangers. On leur assigna un logement, et on fournit à leurs besoins les plus pressans.

Dieu récompensa bien l'hospitalité de ces bonnes gens. Les étrangers leur apprirent mille choses utiles

les et nouvelles, leur enseignèrent les moyens de se faciliter les travaux de la campagne. Ils leur firent aussi connoître plusieurs herbes, dont ils pouvoient nourrir les bestiaux dans les étables; et par ce moyen ils contribuèrent à faire parvenir les bonnes gens à un état d'aisance.

1) gassfren.

73. Précautions à prendre touchant le feu.

Pour éviter les malheurs qui peuvent naître du feu, qui consûme souvent des villes et des villages entiers, et qui fait périr quelquefois des hommes et des bestiaux, il faut qu'on balaye chaque jour le manteau 1) de cheminée du côté contre lequel le feu de la cuisine ou du fourneau donne. Outre cela il faut que le ramoneur ramonne la cheminée entière tous les quarts d'an. Toutes les fois que quelqu'un a à faire le soir dans les étables, ou au grenier à foin, et qu'il ait besoin de lumière pour cet effet, il n'ose y aller à moins qu'il n'ait une lanterne qui ne soit point endommagée. Il ne faut jamais fumer du tabac dans les étables et dans les granges. Lorsque le lard prend feu dans la poêle 2), il n'y faut point verser de l'eau pour l'éteindre; on n'a qu'à y mettre un couvercle 3), et le feu s'éteint de soi-même.

1) der Rauchfang. 2) die Pfanne. 3) Stürze.

74. Du

74. *Du danger de s'empoisonner par ignorance.*

Il y a certaines herbes et certaines baies 1), qui ressemblent à de petites cerises rouges ou noires, et qui causent la mort, ou qui sont du moins très nuisibles à la santé. Il faut tâcher de les connoître, afin de pouvoir s'en garantir. Parmi les *herbes* on distingue d'abord la *ciguë*. Elle ressemble extrêmement au persil ou au cerfeuil, surtout quand elle est encore jeune. Vient ensuite la *morelle* 2), qui croît ordinairement autour des maisons et des murs, et qui porte des baies noires. Parmi les arbres il faut remarquer l'*if* 3), qu'on voit souvent dans les jardins et près des murs; cet arbre est verd dans toutes les saisons; il a des feuilles pointues, et porte des baies rouges, rondes et applaties par en haut. Enfin le *laurier-cerise* 4); on le trouve rarement dans les jardins; il a de longues feuilles luisantes et lisses 5). On peut aussi faire bien du tort à sa santé, en se servant imprudemment de certains ustenciles de cuisine 6). Il ne faut jamais garder le sel longtems dans des salières d'étain, ni des mets aigres et gras dans des vaisseaux de laiton ou de cuivre, et les y laisser refroidir. Il faut les écurer 7) avec le plus grand soin toutes les fois qu'on veut s'en servir; sans cela on court risque de s'empoisonner, ou de détruire sa santé.

E

1) Bees

- 1) Beeren. 2) der Nachtschatten. 3) der Taxus.
 4) Lorbeerfirschbaum. 5) glatt. 6) Küchgeräthe.
 7) ausscheuern.

75. *Le village comme il faut.*

Je vis un jour un village, dont la vue me causa bien du plaisir; plutôt à Dieu que tous les villages lui ressemblassent.

Toutes les cours et tous les jardins étoient entourés de murailles de cailloux et de terre grasse; leur hauteur étoit de sept pieds, leur épaisseur d'enhaut de deux, et celle d'endas de trois pieds. Je demandai aux habitans du village, si ces murailles ne leur avoient pas donné bien de la peine à élever? Sans doute, me répondirent ils, mais nous en aurons moins de peine à l'avenir. De telles murailles ne peuvent ni brûler, ni être volées. C'est un ouvrage durable, que nous avons fait peu à peu, et lorsque nous avions du loisir.

Toutes les sablières 1) des bâtimens étoient à deux pieds de terre sur un fondement muré. On ne souffroit devant la maison ni bourbe, ni mare d'eau 2). Tous les dimanches le village s'assembloit pour régler, ce qu'il pourroit y avoir à faire la semaine prochaine pour le bien public. On ne souffroit ni voleur, ni ivrogne, ni jureur, ni débauché, ni mauvais économe; car, disoit on, de telles gens ne font que porter malheur et ignominie à un village.

lage. Mais on prenoit soin des malheureux et des malades, on travailloit pour eux, de peur qu'ils ne fussent réduits à l'indigence. Tous ces malheureux en étoient alors pénétrés de reconnoissance, et prioient Dieu de récompenser les braves gens comme ils le méritoient. L'envie, la rancune 3), les disputes, tout cela leur étoit absolument inconnu. Et comme leurs enfans ne voyoient jamais de mauvais exemples, ils se corrigeoient bien plus facilement à l'école que d'autres enfans, qui souvent ne voyent que des vices dans la maison paternelle. Ils ne regardoient le seigneur et le pasteur du village que comme des pères, et obéissoient toujours avec joie. Aussi n'y avoit il point de prison dans le village; l'ancienne étoit tombée en ruines, et le seigneur ne l'avoit pas fait relever. Car, disoit il, la prison n'est que pour les méchantes gens, et je n'en ai pas dans le village.

1) Schwellen. 2) Hûtte. 3) Groll.

76. La ville.

On appelle *ville*, une foule de maisons bâties des deux côtés des rues, qui se traversent ou se croisent 1) en plusieurs endroits, qui sont entourées de murailles et pourvues de portes qu'on peut fermer à clef et au verrouil.

Dans la ville il y a des *bourgeois*; un certain nombre de personnes intelligentes, qu'on appelle le

E 2

Magi-

Magistrat, les gouverne, ou prend soin de tout ce qui peut leur être utile, en tâchant de maintenir l'ordre et la paix parmi eux. C'est dans la ville que se trouve le plus grand nombre *d'artisans* 2); on y va les jours de foire et de marché pour y acheter des bestiaux et des marchandises de tous genres. Les gens de la campagne y vendent tout ce dont ils peuvent se passer, en retirent de l'argent, qu'ils emploient à acheter des gens de la ville les marchandises dont ils ont besoin. C'est ainsi que les villages sont utiles aux villes, et celles ci aux villages.

1) sich durchschneiden oder durchkreuzen. 2) Handwerker.

77. *Les artisans.*

Quiconque a des mains, ne les a pas reçues uniquement pour porter les alimens à la bouche, mais pour les employer à un travail utile. Le laboureur se sert des mains pour tous les travaux de la campagne; cependant il lui faut aussi des outils 1) pour cela. Si ceux qui cultivent la terre étoient obligés de se faire eux mêmes tous les outils dont ils ont besoin, en s'occupant à l'un, ils négligeroient l'autre. Voilà pourquoi les hommes se sont distribué les travaux. Les gens qui demeurent en ville, où l'on trouve toutes les occasions et tous les moyens de se faciliter ces fortes de travaux, font toutes les marchandises dont les gens de la campagne

er

et en général tout le monde ont besoin; ces gens s'appellent artisans, tels que les cordonniers, les corroyeurs 2), les cordiers 3) &c. Ceux qui apprennent un tel métier s'appellent apprentifs, ceux qui le savent déjà se nomment compagnons, ceux enfin qui entretiennent ou qui payent les apprentifs et les compagnons sont appelés maîtres.

1) Werkzeuge. 2) Riemen. 3) Seiler.

78. *Les fabriques.*

On appelle *fabrique* toute maison où un homme en fait travailler beaucoup d'autres, pour retirer de leur travail une grande quantité de marchandises, qu'il débite ou qu'il vend ensuite. Celui qui la dirige, s'appelle le maître de la fabrique, les ouvriers se nomment fabricants. Une telle fabrique nourrit souvent bien des familles par les gages qu'elle leur paye.

79. *L'achat et la vente.*

Le vendeur vend, et l'acheteur achette. Il faut que le vendeur soit honnête homme, qu'il ne donne pas de mauvaises marchandises, après en avoir promis de bonnes, qu'il fasse toujours bon poids et bonne mesure. L'acheteur doit payer sur le champ et en argent qui a cours 1), ou bien donner une assurance 2) valide par écrit. On appelle marchand

E 3

celui,

celui, chez lequel on trouve des marchandises pour de l'argent, ou pour ce qui vaut de l'argent.

- 1) in gältigem Gelde. 2) sichere Beschreibung.

80. *La monnoie.*

Autre fois on échangeoit 1) des marchandises ou des vivres contre d'autres. Cela arrive plus rarement aujourd'hui, et on paye ordinairement en argent ou en métaux. Quand des pièces de différens métaux sont marquées de l'image du prince ou du chef de la nation, et qu'elles indiquent la valeur de la pièce, on appelle cela de la monnoie. Il y en a de cuivre, d'argent, d'or &c; c'est ce qui marque la différence de leur valeur.

- 1) vertauschen.

81. *Les mesures et les poids.*

Le pouce est aussi long que le pouce de la main d'un homme fait est large. Dix grands ou douze petits pouces font un *pied* , et dix grands ou douze petits pieds font une *verge* 1). Un *pas* ordinaire fait deux pieds; on peut faire douze mille pas en deux heures; c'est ce qu'on appelle une mille d'Allemagne. Plusieurs marchandises se mesurent à l'aune, dont la longueur diffère selon les pays. Ce qui est fluide 2), comme l'eau, le vin, la bière, l'eau de vie, le vinaigre, l'huile, le miel liquéfié 3),

se

se mesure dans des vaisseaux, dont la hauteur et l'amplitude 4) est déterminée. D'autres marchandises sont pesées d'après des drachmes 5), des demi-onces 6), des onces entières 7), des livres, d'après des poids de onze 8) et de vingt-deux livres 9), enfin d'après des quintaux 10). La demi-once est composée de quatre drachmes, la livre de trente deux demi-onces, le quintal de cent et dix livres.

1) Ruthe. 2) flüßig. 3) zerlassener Honig. 4) Weite.
5) Quentchen. 6) Loth. 7) Unze. 8) ein leichter Stein.
9) ein schwerer Stein. 10) Centner.

82. *Du droit et du devoir* 1).

J'ai *droit* à une chose que les lois et des conventions 2) mutuelles me permettent d'exiger des autres. Tout ce que les lois et des conventions mutuelles permettent à d'autres d'exiger de moi, mon *devoir* veut que je le leur donne, ou que je le fasse. Quiconque a des droits, a aussi des devoirs à observer; et quiconque a des devoirs à observer, a aussi des droits. C'est là le lien 3) qui unit la grande société du genre humain. L'un a besoin de l'autre. Heureux celui, qui ne prétend pas au delà de ses droits, et qui ne néglige point ses devoirs.

1) Recht und Pflicht. 2) gegenseitige Verträge.
3) das Band.

83. *Les lois.*

Les supérieurs 1) ordonnent et décident, ce qui doit se faire ou ce qu'il ne faut pas faire, c'est à dire: ils donnent des lois. S'il n'y avoit point de lois, chacun agiroit à sa fantaisie 2). Dans ce cas le prince ou le magistrat ne pourroit pas gouverner, c'est à dire, ne pourroit pas veiller au bien-être 3) d'un pays ou d'une ville. Il faut donc nécessairement que chacun tâche de s'instruire des lois, d'après lesquelles il doit agir. Celui qui aimeroit quelquefois, qu'il n'y eût point de lois, qu'il y pensât bien auparavant; et après cela il aimera cent fois mieux, qu'il y ait des lois et des réglemens 4), qui prescrivent 5) à chacun sa conduite, et il les suivra de bon coeur. Car à combien de dangers ne seroit-il pas exposé à tout moment, si les lois ne l'en garantissent pas?

1) Die Obrigkeit. 2) nach seinem Kopfe. 3) das Wohl. 4) Verordnungen. 5) vorschreiben.

84. *La justice.*

Quand il s'élève des débats 1) dans une communauté 2), il est bon, que des gens âgés ou intelligens cherchent à les apaiser, ou à réconcilier les parties 3). C'est ce qui peut très bien se faire, en leur représentant les pertes et les frais aussi bien que les troubles qui accompagnent toujours les procès.

cès. Cela peut aussi se faire, en leur exposant bien clairement la chose pour la quelle on se dispute, en leur montrant que leurs prétentions 4) ou leurs refus sont injustes, qu'il vaut mieux se raccommo-der en cédant quelque chose de ses prétentions mutuelles.

Quand après cela les parties ne font point d'accord, il faut qu'elles aient recours à la justice établie pour cela. Chacun y expose son fait 6) de vive voix ou par écrit. Le juge met leurs dépositions 7) par écrit, et exige des preuves et des témoins pour confirmer ce qu'ils viennent de déposer. Vient après cela la sentence; c'est là où il en faut rester. L'une ou les deux parties payent les frais de justice.

- 1) Streitigkeiten. 2) Gemeine. 3) die Streitenden.
 4) Forderungen. 5) Versagungen. 6) Sache.
 7) Aussagen.

85. *La défense.*

Quand une société d'hommes est fort nombreuse, et qu'elle est dispersée dans un grand nombre de villes et de villages, on l'appelle un Etat. Il s'élève quelquefois des débats entre ces états, où le plus fort décide qui a raison ou non; c'est ce qu'on appelle la guerre. Les dévastations 1), la famine, les maladies, les fléaux de tout genre en font les suites ordinaires. L'état attaqué se défend, aussi bien que tout ce qui lui appartient, comme il peut. Les habitans les plus robustes et les plus actifs sont

obligés de défendre les vieux et les plus foibles, en s'opposant à l'ennemi, et en l'empêchant de faire de plus grands ravages.

1) *Verheerungen.*

86. *Les soldats.*

Si chacun est obligé par devoir à contribuer au bien de l'état, dont il est membre, et à empêcher le mal qu'on peut lui faire, il faudroit aussi que chacun allât à la guerre, dès que l'état est attaqué. Mais si tout le monde y alloit, l'agriculture et tous les métiers cesseroient tout d'un coup, la famine et la misère en seroient nécessairement la suite. On a trouvé, qu'il valoit mieux, parmi le grand nombre qui seroit propre à la guerre, en choisir quelques uns, pour défendre l'état en cas de besoin. Ils s'appellent soldats. On les exerce en tems de paix, et seulement tous les ans pendant quelques semaines, dans tout ce qu'un bon soldat est obligé de savoir. Ceux qui commencent à apprendre les exercices sont appelés les recrues. Ceux qui les savent déjà obtiennent la permission de retourner dans leur patrie pour le reste de l'année. On donne à ceux qui ont servi assez long tems leur congé, quelque poste ou une pension de grâce 1), lorsque le tour est à eux. Les premiers commandans des troupes se nomment officiers de l'état-major 2). Sous leurs ordres sont les capi-

capitaines, les haut-officiers 3), les sergents 4), les bas-officiers et les soldats.

1) Gnabengehalt. 2) Staabs-officiere. 3) Oberofficiere. 4) Geldweibel.

87. *Les rapports 1).*

Quand plusieurs parties réunies doivent agir ensemble vers un même but, il faut que ces parties s'accordent 2) entre elles ou conviennent l'une à l'autre. Si les parties qui composent une charrue ne s'accordoient pas entre elles, on n'atteindroit pas le but pour le quel on se sert de cette charrue, c'est à dire on ne parviendroit jamais à labourer la terre ou à la rendre plus molle. Il en est tout de même du rouet, du dévidoir 3), des moulins à vent et à eau, et de toutes les choses composées de différentes parties. La manière dont ces choses sont composées et jointes ensemble s'appelle la proportion, ou le rapport de leurs parties.

1) Verhältnisse. 2) zusammen passen oder schicken. 3) Haspel.

88. *Le charroi 1).*

Quiconque veut transporter par terre un fardeau, trop pesant pour être porté par un homme seul, le charge sur une brouette 2), et la fait avancer avec les bras. On attache aussi quelque fois devant
la

la brouette un grand chien dressé pour cet usage. Mais le fardeau est il encore trop pesant, on le charge sur des chariots à deux ou quatre roues, tirés par des boeufs ou des chevaux. Rien de plus important, que de pouvoir charger un chariot autant que possible, sans cependant épuiser et ruiner les bêtes de trait 3). On peut facilement obtenir ce but: lorsque le chariot est large, on peut y faire entrer bien des choses, et on ne risque pas de verser si aisément, ce qui arrive fréquemment quand il est chargé trop haut; quand les aissieux 4) entrent comme il faut dans les moyeux 5) des roues; quand les roues sont parfaitement rondes et égales, et que l'ornière 6) du chariot est assez large, pour que deux chevaux puissent marcher à côté du timon, sans être obligés d'effacer l'ornière, en allant tantôt à droite et tantôt à gauche.

- 1) das Fuhrwesen. 2) Schubkarre. 3) das Zugvieh.
4) die Achsen. 5) die Nabenlöcher. 6) das Geleise.

89. *La navigation.*

De longues et grosses poutres 1) revêtues de planches 2), jointes ensemble avec du fer, creuses au dedans 3), flottent sur l'eau, et se nomment, quand elles sont petites, des bateaux ou des nacelles, ou lorsqu'elles sont grandes, des vaisseaux. On les fait avancer à force de rames, ou l'on étend un ou plu-

plusieurs grands morceaux de toile, qu'on appelle des voiles, dans lesquelles le vent se met, et fait aller le vaisseau de cette manière. Pour l'empêcher d'aller tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, on a attaché à la poupe 4) du vaisseau le gouvernail, que le pilote 5) conduit ou gouverne des mains. Ces vaisseaux peuvent porter beaucoup plus de fardeaux, que ne le pourroient faire beaucoup de chariots à la fois, et doivent être par conséquent d'une grande utilité à l'homme.

1) Balken. 2) Bretter. 3) Röhre. 4) Das Hintertheil des Schiffes. 5) Steuermann.

90. *Les mines 1).*

On trouve dans la terre des pierres, dans lesquelles il y a plus ou moins de métaux, tels que le fer, le cuivre, l'or, l'argent, le plomb et l'étain, qu'on parvient à en tirer après les avoir fait fondre au feu. Lorsqu'il n'y a plus de métal dans ces pierres, on les appelle des scories 2). Le fer est de tous les métaux celui qui est le plus commun et le plus utile. On le forge, et on en fait des outils et des instrumens de tout genre. Les pierres renferment aussi des demi-métaux, comme le soufre, le vif-argent, la calamine 3). On trouve enfin dans les montagnes des pierres à chaux, des pierres de taille 4), du plâtre 5), du marbre, des pierres
 oré-

précieuses des plus belles couleurs, dont la plus petite
coûte souvent de grandes sommes d'argent.

1) Bergwerk. 2) Schlacken. 3) Galmen. 4) Bruch
feine. 5) Gips.

91. *Le calendrier.*

On inventa le calendrier pour diviser le tems en
jours, en mois et en années, tout comme on
inventa les horloges, pour savoir les heures. On
appelle date, le quantième 1) jour que l'on veut sa-
voir des douze mois de l'année. Il ne faut jamais
oublier de marquer la date, l'endroit, l'année, le
nom, dans les lettres, les obligations, les certificats
ou les pactes 2), si l'on veut que toutes ces choses
ayent de la validité 3) en justice. Le calendrier in-
dique aussi les jours de foire, les fêtes et mille autres
choses utiles. Il s'y trouve cependant aussi bien des
choses inutiles, comme la prédiction, quand il fait
bon de se couper les cheveux, ou de prendre des
remèdes. Car celui qui a les cheveux pendus au vi-
sage n'a guère besoin d'attendre; et quiconque est
malade doit prendre de la médecine, que le calen-
drier dise ce qu'il voudra.

1) Der wie vielste Tag. 2) Beschreibung, Zeugnisse,
Verträge. 3) Gültigkeit.

92. *Le globe.*

Est ce que le ciel environne donc de tous côtés la terre? demandoit un jour un écolier à son maître. — Il ne faut pas croire, que le ciel enveloppe la terre tout comme la coquille enveloppe la noix. Car le ciel n'est pas un corps solide ou crystallin 1); ce n'est autre chose que l'air qui environne et soutient tout.

L'écolier. Mais comment est il possible, que la terre, qui paroît si grande et si pesante, soit soutenue par l'air, tandis que la plume la plus légère ne reste pas longtems en l'air sans retomber?

Le maître. Vous avez raison, mon enfant, de me faire cette question. Car vous ne saviez pas jusqu'ici ce que je vais vous apprendre.

Dieu a donné à toutes les parties qui composent un tout, comme la terre que nous habitons et comme d'autres astres, la propriété 2) d'après laquelle elles tendent 3) vers le centre du tout auquel elles appartiennent. Cette propriété s'appelle la gravité 4). Vous savez mon enfant, qu'une pierre, avec quelques efforts que vous la lanciez en l'air, cesse bientôt de monter et retombe toujours sur terre, non loin de l'endroit d'où elle a été prise. Ce seul exemple doit vous suffire, je pense.

L'écolier. Ah! je vois parfaitement bien, combien les instructions qu'on reçoit à l'école ouvrent l'esprit;

l'esprit; combien de causes et d'effets qui m'étoient inconnus autrefois, me paroissent expliqués par ce que vous venez de me dire. Mais, mon cher maître, la terre est elle donc ronde ou angulaire?

Le maître. Voici un globe artificiel 6) qui représente la terre. Il ne faut pas croire que la surface de la terre soit aussi égale que la surface de ce globe. Vous savez qu'il y a des montagnes et des vallées; mais quand on songe à la grandeur du tout, ces inégalités disparaissent. Car si nous pouvions nous placer à une distance suffisante pour voir la terre entière comme nous voyons ce globe, la différence entre elle et celui-ci seroit peu considérable. Tout comme vous appelez rondes, malgré toutes leurs inégalités, ces petites boules d'argile avec lesquelles les enfans jouent, tout de même on dit de la terre qu'elle est ronde, malgré les inégalités que les montagnes y causent.

L'écolier. D'où vient donc le jour et la nuit?

Le maître. Il fait jour chez nous, quand le côté que nous habitons est tourné vers le soleil; il fait nuit quand le soleil éclaire le côté opposé.

Je vais placer ce globe ici au soleil; je le fais tourner lentement, et vous voyez, que les pays éclairés à présent du soleil ont le jour; ceux qui sont dans l'ombre, ont la nuit.

L'écolier.

L'écolier. O mon cher maître! quelle sagesse Dieu n'a t-il pas montrée dans l'arrangement de la terre!

1) gläsern. 2) Eigenschaft. 3) streben, hinneigen.
4) die Schwere. 5) eckigt. 6) künstliche Erdfugel.

93. *De la terre et de ses habitans.*

Guillaume. Je n'aurois jamais cru que le cadran 1) de notre tour fût si grand! Je crois bien à présent ce que vous me dites dernièrement du soleil, de la lune et des étoiles. Mais, mon cher père, vous vouliez me répondre à la question: si tous les hommes de la terre nous ressemblent?

Le père. Tout comme il y a dans notre jardin plusieurs sortes de pommes et de poires, de même il y a des hommes qui diffèrent les uns des autres. On les distingue par la couleur de leur peau, et on les partage en blancs, en noirs et en basanés ou couleur de cuivre. On trouve encore d'autres différences parmi les hommes, mais on soupçonne que ces différences naissent de maladies, et comme on les remarque rarement, on n'a pas jugé à propos d'en faire de nouvelles classes d'hommes. Il y a des hommes, surtout les nègres, qui ont les cheveux courts et crépus 2), comme la laine des brebis, et généralement noirs.

Guillaume. Je prendrois la fuite à la vue de ces gens, et je me cacherois devant eux.

F

Le

Le père. Et pourquoi cela? L'écriture nous apprend qu'il y a parmi eux tout autant d'honnêtes gens et d'amis de Dieu que parmi nous.

Guillaume. Oui, mon cher père, je me rappelle le passage: Dieu n'a point égard à l'apparence 3) des personnes, mais en toute nation celui qui le craint, et qui pratique la vertu, lui est agréable. — Mais ces gens ne demeureroient ils pas fort loin de nous? Nommez moi donc le pays qu'ils habitent.

Le père. Je veux bien te le dire, mais ne l'oublie pas. — Cette portion de la création, ou cette planète que nous habitons, s'appelle la terre. On la partage en continent 4) et en mers; le continent n'en fait que la moindre partie. Il se partage en cinq parties principales, auxquelles on a donné des noms, pour pouvoir mieux les retenir: on les nomme l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et les *Terres australes* 5); ces dernières nous sont encore inconnues en grande partie, mais on peut les découvrir encore avec le tems.

Guillaume. Quelle partie de la terre habitons nous donc, et quelle est la patrie des Nègres et des hommes basanés?

Le père. Nous demeurons en Europe. En Europe et en Asie sont les blancs; en Afrique les noirs ou les Nègres, et en Amérique ceux qui sont basanés. Quoique ces cinq parties principales de la terre soient de grandes îles, ou des pays environnés d'eau

d'eau de tous côtés, il y a encore outre cela de plus petites îles, qu'on regarde comme appartenantes aux parties du globe dont elles sont le plus proches.

Guillaume. On dit aussi, mon cher père, que dans la mer il y a de si gros poissons?

Le père. On trouve dans l'eau et sur la terre des animaux d'une grandeur et d'une petitesse extrêmes. Pourrois tu bien croire qu'il y a dans la mer des animaux plus longs et plus gros que le plus grand tronc de chêne? L'éléphant est l'animal le plus grand du continent; il porte sur son dos une tour avec une trentaine d'hommes. Parmi les oiseaux c'est l'aigle, qui est plus grande qu'un homme à cheval.

Guillaume. Je vous crois, mon cher père, parceque vous ne voudrez pas m'en donner à garder.

Le père. Mais il y a aussi des animaux mille fois plus petits qu'une mite ⁶⁾ de fromage, et qui par conséquent ont des membres bien plus petits encore; ces membres sont composés avec le plus grand art et la plus grande délicatesse.

Guillaume. Pour le coup, mon cher père, vous avez envie de me mettre à l'épreuve. Car comment est il possible qu'un homme ait pu voir ces animaux, qu'il ait pu remarquer surtout, que leurs membres sont proportionnés avec tant d'art, si ces animaux sont mille fois plus petits que des mites de fromage. Il faut déjà de bons yeux pour distinguer une mite.

Le père. Rappelle toi donc, mon enfant, ce que je t'ai dit du soleil et des étoiles que tu croyois si petites, et tu seras un peu plus retenu dans tes jugemens. Tout ce que je te dis, est sûr. Car je te nuirois, si je voulois badiner au lieu de t'instruire. Sans doute avec le secours des yeux seuls on n'auroit jamais vu ni ces animaux, ni leurs membres; mais on a inventé l'art de polir 7) des verres biens transparents 8), de manière qu'un très petit objet vu au travers paroît mille fois plus grand qu'il n'est en effet.

Guillaume. C'est une bien belle invention! Et que Dieu est grand d'avoir créé toutes ces choses! Que ses oeuvres sont en grand nombre! Peut-être n'en connoissons nous pas encore même la moitié. Je suis actuellement tout à fait persuadé que toutes les étoiles sont habitées.

Le père. Peut-être, mon cher enfant, sera ce après la mort de l'homme vertueux une de ses plus douces occupations, d'apprendre à connoître plus parfaitement qu'ici bas les oeuvres innombrables du créateur.

Guillaume. Ah! mon père, je tâcherai aussi d'être un homme vertueux. Si j'étois donc déjà mort pour voir tout cela!

Le père. Non, mon fils, tu dois désirer de vivre, aussi longtems qu'il plaira à Dieu, et tâcher d'être fidèle, zélé et honnête dans ta vocation. C'est alors que Dieu te dira un jour: bon et fidèle serviteur,

teur, tu as été fidèle en peu de choses, viens participer aux félicités que je t'ai réservées.

- 1) Uhrscheibe. 2) kraus. 3) Ansehn der Personen.
 4) das feste Land. 5) die Südländer. 6) Milbe,
 7) schleifen. 8) durchsichtig.

94. Du monde.

Au commencement d'une belle nuit d'été, un père étoit assis avec son fils devant la porte de sa maison. La vue de tant d'étoiles brillantes toucha le coeur de l'enfant. Ah! s'écria-t-il, jamais je ne vis le ciel si beau!

Le père. Tu as cependant déjà douze ans, par conséquent tu dois avoir vu bien des nuits pareilles!

Guillaume. Ah beaucoup, mais je n'y fis jamais attention.

Le père. C'est là la raison; le Psalmiste dit fort bien: les oeuvres de Dieu sont magnifiques, mais il n'y a que ceux qui les recherchent, qui y prennent plaisir.

Guillaume. Je veux aussi à l'avenir être bien attentif à tout ce que Dieu a fait, afin que j'apprenne à le connoître et à l'aimer. Mais, mon cher père, vous savez tant de choses utiles, apprenez moi donc quelque chose du ciel, de la terre, des étoiles.

Le père. Tout cela ensemble s'appelle le monde. Et quiconque se sert de ce mot de *monde*, doit entendre

tendre par là toutes les choses visibles que Dieu a faites.

Guillaume. Connoissons nous donc tout ce que Dieu a fait?

Le père. Pas tout. Il y a des choses visibles et des choses invisibles. Les choses visibles sont celles qui tombent sous nos sens, toutes les choses par exemple que nous pouvons voir des yeux et toucher de nos mains. Mais nous parlerons de cela une autre fois. Nous prendrons aujourd'hui les étoiles, que tu vois briller là haut avec tant d'éclat. Les unes ont leur propre lumière, comme notre soleil, et on les appelle étoiles fixes (1); les autres n'en ont point de propre, mais elles sont éclairées par leurs soleils, et s'appellent planètes. Les planètes qu'un seul soleil éclaire, sont avec lui un seul tout, comme les membres de ton corps font un tout. Notre soleil est aussi environné de planètes, parmi lesquelles la lune nous est la plus connue, parcequ'elle est la plus proche, et qu'elle éclaire nos nuits en certains tems.

Guillaume. De quelle grandeur sont bien ces étoiles?

Le père. Elles sont très grandes, à ce que disent ceux qui s'y entendent, beaucoup plus grandes que notre terre. Car notre terre est une planète comme les autres, et les habitans de la lune la voient comme nous voyons la lune.

Guillaume. Que dites vous là, mon cher père?
des habitans dans la lune?

Le

Le père. Les gens instruits le soupçonnent avec beaucoup de vraisemblance, parceque la lune a beaucoup de ressemblance avec la terre; mais je ne saurois te décrire ces habitans.

Guillaume. De quelle grandeur est donc la terre?

Le père. Sais tu combien il faut de tems pour faire à pied, et en marchant d'un pas ordinaire, un mille d'Allemagne?

Guillaume. Oui, mon cher père; il faut ordinairement deux heures pour cela.

Le père. Eh bien! tu me comprendras donc, si je te dis que notre terre a cinq mille quatre cents milles d'Allemagne de tour.

Guillaume. Cela est bien grand. Mais aussi les étoiles sont fort petites, et le soleil n'est pas plus grand que le cadran attaché au haut de notre église.

Le père. Tu te trompes bien, mon enfant; il y a peu d'étoiles parmi celles que tu vois là, qui ne soient infiniment plus grandes que notre terre. C'est leur éloignement qui nous les fait paroître plus petites qu'elles ne sont. Tu parlois du cadran de notre tour. Je veux te prouver demain par ce même exemple, qu'une chose qui nous paroît petite dans l'éloignement, ne l'est pas toujours pour cela.

Guillaume. Permettez moi seulement encore une question, mon cher père! Est ce que tous les hommes de la terre nous ressemblent?

Le père. Nous en parlerons à la première occasion.

fion. Il est tems de nous coucher; mais auparavant nous louerons Dieu, qui nous fait connoître sa grandeur et sa bonté dans tout ce qu'il a créé. Ne ferois tu pas quelque bon cantique qui se rapporte à cela?

Guillaume. Oui, mon père: *Quand je contemple, ô créateur, ta puissance &c.* Que je vous suis obligé, mon cher père, de m'avoir appris toutes ces choses! Que Dieu vous donne une bien douce nuit!

Le père. Et à toi aussi, mon fils.

1) Sixtine.

95. L'instruction.

Ce ne sont pas les enfans seuls qui ont besoin d'instruction et de maîtres; il est aussi très nécessaire et très utile de rappeler souvent à ceux qui sont en âge mûr l'idée de Dieu et de leurs devoirs, de les exhorter à être fidèles et zélés dans leur vocation, de les rendre attentifs à leur fin, et aux suites de leurs actions après la mort. On a choisi certains jours pour ces sortes d'instructions. Tous ceux qui sont en état de les comprendre s'assemblent dans des bâtimens spacieux 1); quelqu'un établi pour cela, leur parle à haute voix, pour leur inspirer de bons sentimens, ou pour les confirmer dans l'idée, que la vertu seule est le chemin qui conduit à la félicité. Heureux celui, qui aime à écouter et à apprendre!

1) geräumig.

96. Eta-

96. *Etablissemens en faveur des
pauvres 1).*

Il seroit fort bon, que chacun pût nourrir sa famille par un travail honnête. Mais comme bien des gens s'appauvrissent et ne sont plus en état de se nourrir eux-mêmes, ils seroient obligés de mendier, ou de demander continuellement des secours à ceux qui sont plus riches qu'eux. Mais c'est un grand fléau, qui cause bien des défordres. Car il arrive souvent que des voleurs, sous prétexte de demander l'aumône, se glissent dans les maisons pour y voler. Pour empêcher cela, on a établi des maisons, où l'on envoie tous les mendiants et les gens suspects, et où on les pourvoit du nécessaire, en les occupant à des travaux qui leur conviennent. Il est donc très juste, que chacun, pour être sûr de sa vie et de ses biens, contribue quelque peu d'argent à l'entretien d'établissemens si utiles.

1) Armenanstalten.

97. *Hôpitaux.*

Les vieilles gens, ou qui sont infirmes 1), les malades, étant hors d'état de travailler, ou n'ayant personne qui pût prendre soin d'eux, sont placés dans des hôpitaux, où on leur fournit les remèdes dont ils ont besoin, où on les guérit, si l'on peut, et où ils trouvent un asile dans la vieillesse. Les soldats blessés ou malades sont reçus dans des lazarets,

G

où

où on les guérit de leurs blessures et de leurs maladies, sans qu'ils aient besoin d'en payer quelque chose.

1) gebrechlich.

98. *La police.*

On appelle du seul mot *Police*, tous les arrangemens 1) faits pour le bien général d'un tout qu'on nomme *l'Etat*; tous les arrangemens qui regardent la sûreté des rues et des grands chemins, le transport 2) des voyageurs, des effets et des lettres, la santé des citoyens, les moyens de prévenir la disette 3) des vivres, les dangers que peuvent occasionner le feu et l'eau &c. Partout où règne la police, règne aussi l'ordre et le bien-être. Voilà pour quoi tout le monde doit se soumettre avec plaisir à ses ordonnances.

1) Einrichtungen. 2) Fortschaffung. 3) Mangel.

99. *L'amour de la patrie.*

La patrie de tout homme est là, où il est né et où il a été élevé. Il lui a de grandes obligations. Tout attache l'homme à sa patrie et doit la lui rendre chère. les plaisirs de son enfance, son séjour tranquille au milieu de ses parens, de ses amis et de ses compatriotes, la sûreté avec laquelle il peut exercer sa profession, la protection qui le fait jouir des fruits de ses travaux, ses liaisons avec d'autres, le genre de vie auquel il s'est accoutumé dès son enfance &c.

Mais

Mais si elle lui procure des plaisirs, il faut aussi qu'il aime à se charger des peines et des dangers que le bien de la patrie peut exiger de lui. Quand il étoit jeune, d'autres s'en chargèrent pour lui; n'est il pas juste, qu'après avoir atteint l'âge mûr, il s'en charge pour les autres?

100. *Prière du matin.*

Source de lumière et de vie,
mon Dieu, mon seigneur et mon roi,
j'implore ta grâce infinie;
dès le matin exauce moi.

Enseigne moi ce qu'il faut faire
pour plaire à tes yeux en ce jour;
que ton divin esprit m'éclaire,
et m'enflamme de ton amour!

Je vais maintenant entreprendre
l'oeuvre de ma vocation;
père éternel, daigne répandre
sur moi ta bénédiction.

Ne permets pas que l'indigence
me jette dans le désespoir;
ne permets pas que l'abondance
me fasse oublier mon devoir.

Que

Que je t'aime comme mon père,
 et que jamais l'amour du gain
 ne me porte à tromper mon frère,
 à faire tort à mon prochain!

Garantis mon cœur de l'envie,
 et fais que, content de mon sort,
 sur ta loi je règle ma vie,
 en me préparant à la mort.

101. *Prière du soir.*

Tout dort dans la nature,
 et chaque créature
 a fini ses travaux.

Toi seul, ô Dieu! tu veilles;
 jamais tu ne sommeilles,
 mais tu dispenses le repos.

L'astre de la lumière
 a fourni sa carrière
 en versant des bienfaits:
 ah! que toujours la mienne
 soit semblable à la sienne,
 et je m'éteindrai sans regrets!

La nuit lugubre et sombre
 va couvrir de son ombre
 tant d'êtres malheureux;
 si leur ame affligée
 par moi fut attristée,
 ô sommeil! évite mes yeux.

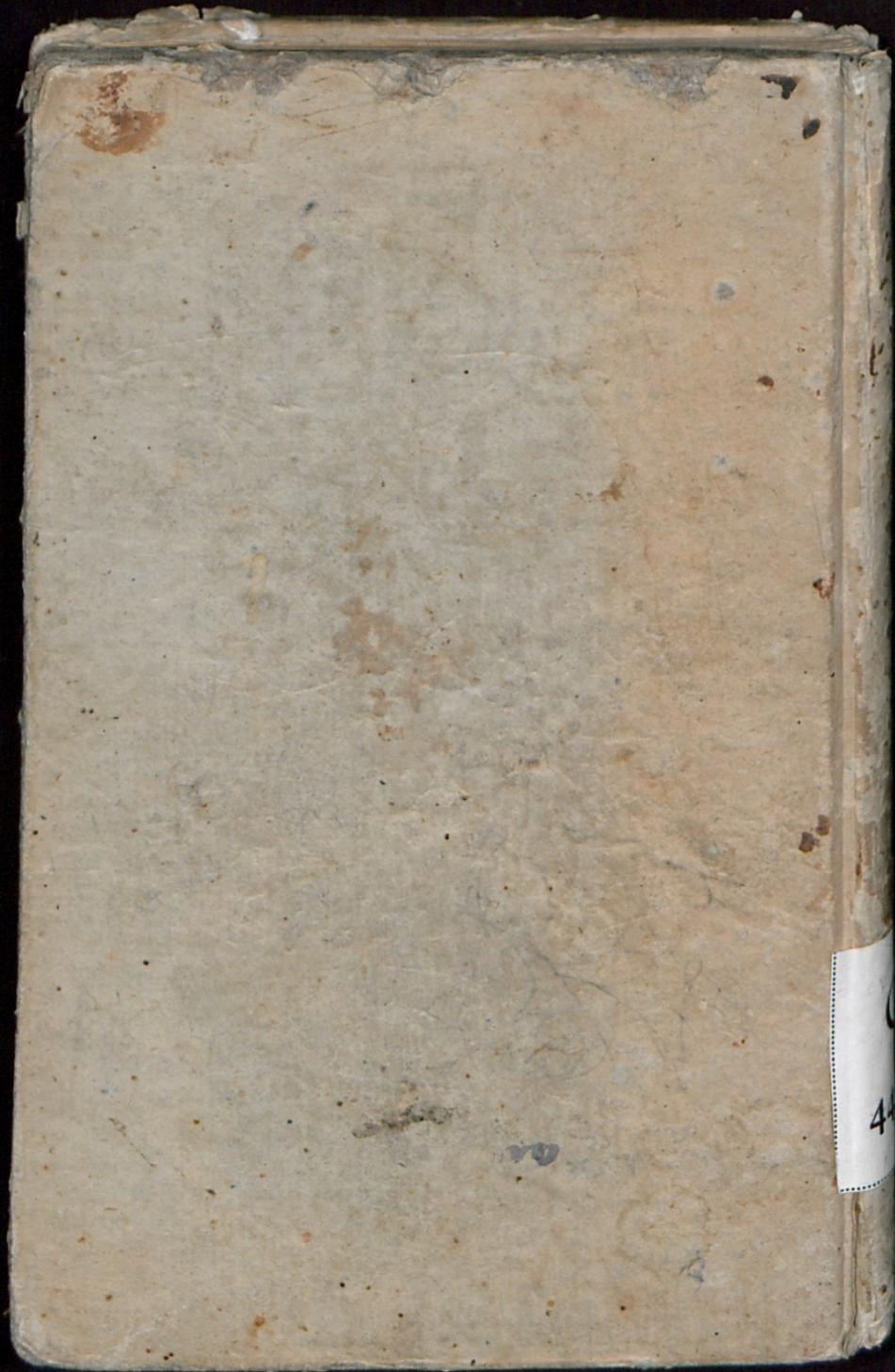
Pardonne, ô Dieu de grâce!
 que ma douleur efface
 les erreurs de ce jour!
 Si mon ame égarée
 au vice s'est livrée,
 vers le bien hâte mon retour.

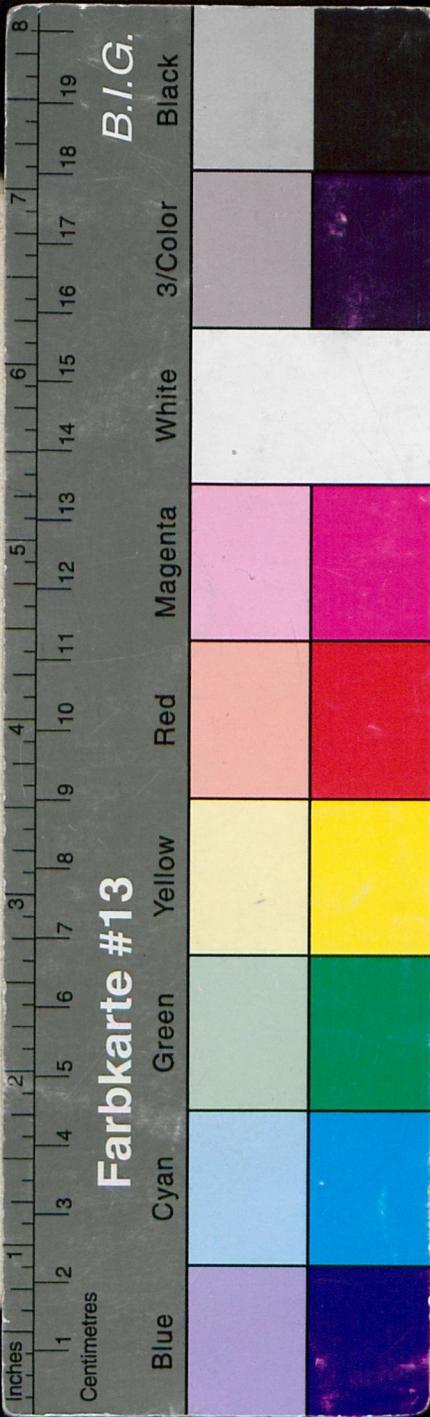
H
H H H

5

121 36 7
R, R

gc 445^m





L'AMI
DES ENFANS.

OUVRAGE
DESTINÉ À EXERCER LES ENFANS
À LA LECTURE,
ET
À LES RENDRE ATTENTIFS
À CE QU'ILS LISENT.

PAR
MONSIEUR DE ROCHOW
DE RECKAN.

À BRANDEBOURG,
CHEZ ANDRÉ FRÉDÉRIC LEICH,
1796.

Prix: *Trois gros.*